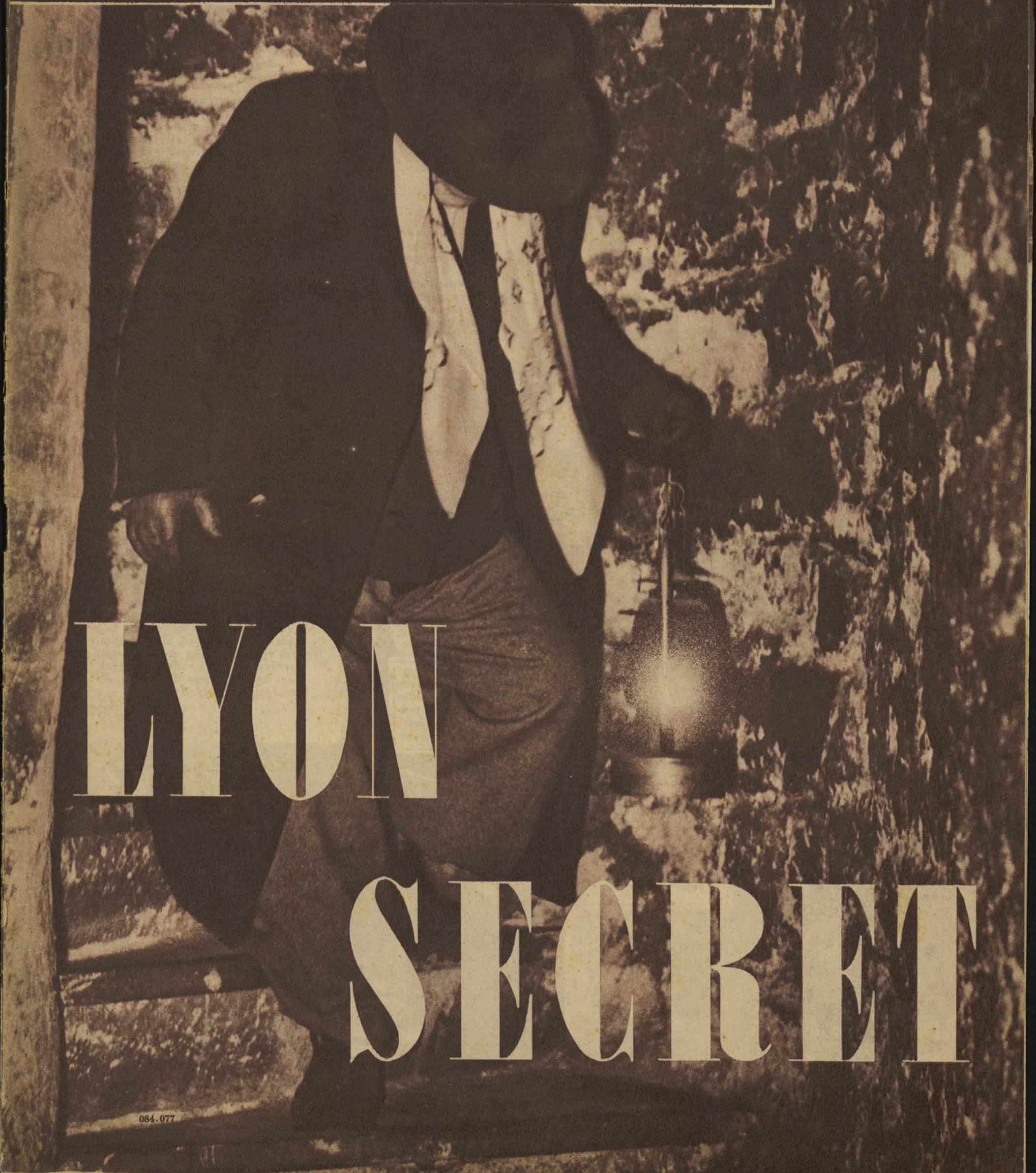


DETECTIVE

N° 596 - Jeudi 9 Mai 1940 - 2 francs



LYON

SECRET

Instantanés

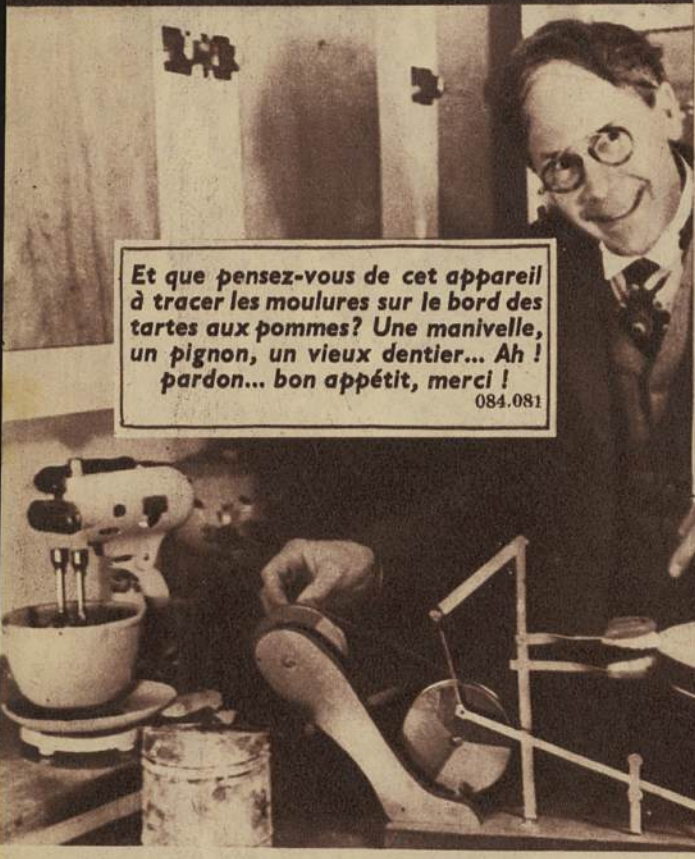
Ingénieux ? Peut-être... Loufoque ? A coup sûr...



Pierre Dac, roi des loufoques, compte de nombreux émules dans le monde. Les uns sont drôles ; les autres... n'insistons pas. Aujourd'hui il compte un émule de plus, M. Oakes, un Yankee... 084.078



...doué d'un esprit fort inventif, témoin la manière ingénieuse avec laquelle il a construit cet éventail qui utilise la force déployée par les mâchoires occupées à travailler le chewing-gum. 084.079



Et que pensez-vous de cet appareil à tracer les moulures sur le bord des tartes aux pommes ? Une manivelle, un pignon, un vieux dentier... Ah ! pardon... bon appétit, merci ! 084.081



Réunis sur le même brevet : le double trou de serrure pour domestiques indiscrets et le rideau qui préservera l'intimité de leurs maîtres ! 084.083



Cette curieuse machine, faite d'un piège à rats et d'une sorte de marteau, rappellera à l'ordre le représentant qui aura mis son pied en avant pour empêcher votre porte de se refermer. 084.082



Pierre Dac y eût-il pensé ? Voici l'un des chefs-d'œuvre de Crasy Oakes (Oakes le loufoque) : l'appareil qui remplace la serviette, en vous permettant de manger n'importe quoi sans risquer de tacher votre cravate. 084.080

ENTRE NOUS

Libérez les anciens combattants !

LE Conseil général du Rhône vient d'exprimer le vœu que le gouvernement examine avec sollicitude le sort des classes 14, 15, 16 et 17 qui ont fait l'autre guerre (spécialement les classes 1914 et 1915 que l'on a appelées, à juste titre, « les classes sacrifiées »).

Le Conseil général du Rhône a même envisagé que leur démobilisation pourrait s'effectuer en laissant à l'Etat-Major la faculté de les rappeler immédiatement, en cas de besoin « exact. »

Depuis plus de deux mois, notre directeur Marius Larique n'a pas dit autre chose, n'a pas formulé d'autres sages réclamations en faveur des classes 1914, 1915, 1916, 1917. Mais il faut croire que la sagesse, que l'équité ont du mal à se faire entendre

CENSURÉ

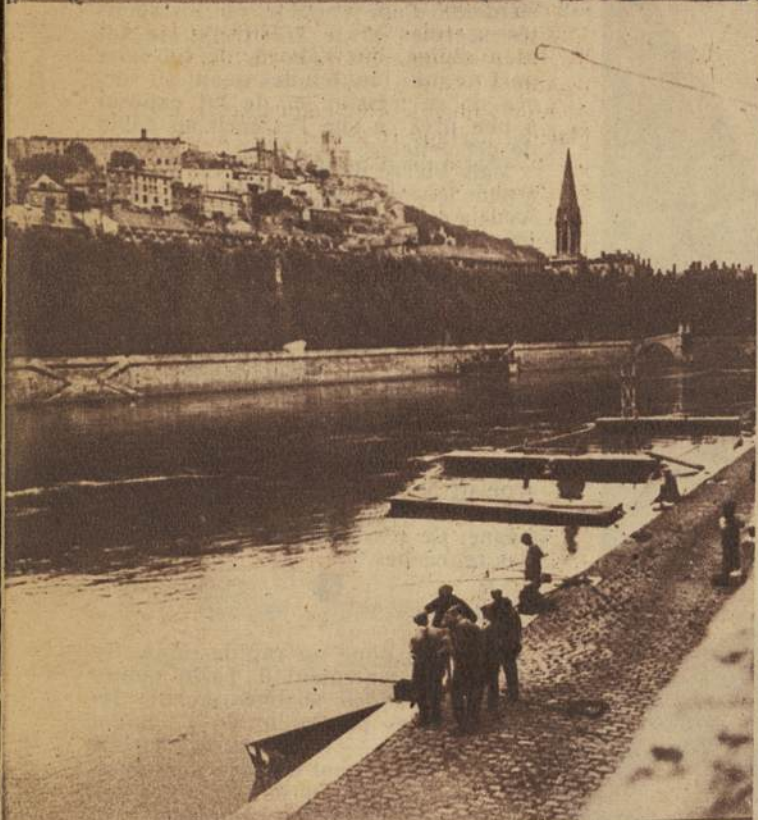
N'est-il que le Conseil général du Rhône pour réclamer que cela cesse ?

Nous avons reçu de nombreuses lettres ici, écrites dans le même esprit. De qui émanent-elles ? D'hommes de 45 et 46 ans, des intéressés eux-mêmes ? Pas du tout ; de jeunes soldats qui nous écrivent : « Vous avez raison de réclamer la démobilisation de ceux qui ont déjà versé leur sang, qui pourraient être nos pères ; nous ne voyons pas de mal à ce qu'ils se reposent. »

Encore faut-il ajouter que les hommes de cet âge ont souvent acquis des situations sociales qui leur permettraient d'être plus utiles à la vie économique de la nation que beaucoup de jeunes affectés spéciaux ; qui les rendraient plus utiles à la tête de leurs entreprises qu'à effectuer, trop souvent, de vagues travaux de bureau, ou de trop lourdes besognes d'usines.

INTERIM.

LYON



Nostradamus ! Cagliostro !
Bien qu'ayant vécu à Lyon,
ces fervents de l'occultisme
et des pratiques secrètes n'é-
taient pas des gones. Si leurs
ombres pouvaient revenir
hanter les vieilles rues de la
ville, elles ne reconnaîtraient
point, dans les francs-bu-
veurs d'aujourd'hui, les des-
cendants des possédés d'au-
trefois...

084.311 — 084.310 — 084.315



Parmi tous les écrivains lyonnais actuels, il n'en est certainement aucun connaissant mieux que Marcel-E. Grancher, pour les avoir longuement explorés aux bons endroits, les arcanes secrets d'une ville que l'on prétend mystérieuse. L'auteur de Cinq de campagne, ce truculent bouquin qui enleva de haute lutte, l'an dernier, le Prix Courteline, n'est-il pas en même temps le père de Nuits de Lyon, de Lyon la Cendrée et de tant de livres qui jetèrent une lumière curieuse sur la grande cité rhodanienne ? Nous lui avons demandé de nous dire la vérité sur le mysticisme lyonnais contemporain.



YON, ville secrète ?... Lyon, terre d'élection du mystère ?... Lyon, cité où l'on retrouve encore, roulés par les eaux froides du Rhône, des cadavres portant au col la cordelette

rouge des crimes rituels ?...

Vous me faites bien rigoler !... Balançoires que tout cela... Il y a peut-être eu les faits du passé. Mais il y a désormais le présent.

Je vais vous dire la vérité. Elle est à la fois plus simple, plus reconfortante et convenant davantage à la norme de gars solides et à bon estomac, comme Larique, vous et moi : le Lyon d'aujourd'hui est tout simplement une ville de « soiffards ». Six cent mille gosiers s'y empiffrent sur les décombres de la soierie. Nulle part ailleurs — même à Saint-Etienne, même à Toulouse, même à Nantes, villes pourtant réputées pour la « descente » de leurs citoyens — on ne consomme pareille quantité de vin par tête d'habitant. Les gars de vingt-cinq ans n'y courent pas les filles, mais ils savent les bons millésimes et se les chuchotent à l'oreille. Quant aux vieux, personne ne salt comme eux vous entraîner mystérieusement vers ces petits bistrotts au sol semé de sciure fraîche, terrés au fond de redoutables corridors.

Ce sont là les seules choses qui demeurent secrètes dans le Lyon contemporain.

C'est-y pas mieux comme ça ?...

Le passé

Certes, il y a eu le passé. Un passé lourd, obscur, parfois tragique.

De tous temps, l'âme lyonnaise eut un fond de mysticisme qui lui venait d'Orient et que les influences de climat, de milieu, contribuèrent à développer. Ce mysticisme s'est manifesté non seulement par une ardeur particulière de la foi religieuse, entretenue d'ailleurs par le rite ésotérico-mystique, dit rite « lyonnais », apporté d'Orient par les premiers chrétiens qui pénétrèrent en la vieille terre de France et vinrent à Lyon arroser le sol du sang de leurs martyrs, mais aussi par un singulier attrait pour les doctrines et les métaphysiques étranges.

La rare beauté de Lyon peut échapper longtemps au profane. Pour l'atteindre, il faut la grâce d'un jour prédestiné et le rayonnement sur la ville de certains flux lumineux.

De même, l'âme lyonnaise enveloppe d'une froideur hermétique un brasier de fervente piété. Deux prodigieux courants de foi catholique et protestante traversent la cité, en surface, de bout en bout, comme ses deux fleuves. En outre, partout elle recèle des ruissellements, des suintements de cultes cachés avec, çà et là, dans une crypte souterraine, le miroitement d'une source d'occultisme.

Toujours Lyon a été terre de prédilection pour les petites religions secrètes. Nous nous bornerons forcément à rappeler ici quelques-unes des figu-

res les plus évocatrices de cette tendance.

C'est à Lyon qu'au troisième siècle l'hérésiarque Marcos, disciple de Valentin, vint prêcher la subtile Gnose ; à Lyon que les Vaudois prirent naissance et là qu'ils gardèrent leurs derniers partisans. Marchand lyonnais, Pierre de Vaud, vers le XII^e siècle, se retira dans les montagnes du Dauphiné, d'où ses disciples se répandirent, vers l'atroce persécution dans toute l'Europe, sous le nom de « pauvres de Lyon ». La doctrine des Vaudois s'apparente à la Gnose albigeenne.

C'est à Lyon où les Nostradamus, les Agrippa, tous les astrologues italiens, tous les mages de la Renaissance trouvèrent des disciples, des fidèles. La Réforme y eut ses martyrs. Au XVIII^e siècle, les loges maçonniques pullulèrent et le Martinisme y fit de nombreux adeptes parmi les hommes les plus éclairés. Lyon devint finalement un grand foyer de mysticisme dont la propagande s'étendait jusqu'en Allemagne et en Russie.

Eprises de nouveautés, avides de mystère, les hautes classes de la société lyonnaise recherchaient alors passionnément toutes les formes du merveilleux. Elles se précipitaient autour du baquet de Mesmer et s'enthousiasmaient pour les prodiges de Cagliostro. On sait que ce dernier établit à Lyon, à l'ombre du « Parfait Silence », sa loge mère : la Sagesse triomphante. Le Fourierisme et le Saint-Simonisme y eurent, par la suite, leurs plus fervents adeptes, et le souvenir du culte saint-simonien, relégué dans la demeure d'un riche négociant lyonnais, n'est pas encore complètement éteint.

C'est à Lyon que le Messie italien, David Lazzaretti, le Christ du mont Amatia, écrivit, au cours de son exil, le Livre des Sept Sceaux et recruta des fervents adeptes groupés autour de M. du Vachat. De Lyon, où il avait eu ses plus belles visions et qu'il appelait la « Ville sainte », il nommait ses représentants, ses « apôtres » restés au mont Amatia, où il ne devait retourner qu'en 1878, revêtu d'un costume magnifique pour descendre de la montagne sacrée, précédé de ses disciples, annoncer au monde qu'il était la seconde incarnation du Christ, le Christ David. La balle d'un des carabiniers envoyés pour réprimer l'hérésie l'atteignit en plein front. David Lazzaretti était mort.

C'est à Lyon également qu'est mort en 1875 le célèbre mystique Eugène Vintras, après y avoir établi la religion prophétique du Carmel d'Elle, route d'Heyrieux. Fils d'ouvrier, sans fortune, sans instruction, dépourvu de tout ce qui paraissait indispensable à l'accomplissement d'une grande œuvre, l'Esprit révélateur le cultiva lui-même, le façonna, le pétrit pour ainsi dire, l'éleva à la hauteur de sa mission et, du degré d'ignorance où il était, le fit atteindre aux plus hauts sommets de la Révélation, de la Mystique et de la Gnose.

Enfin, Allan Kardec, de son vrai nom Léon Rivail, appartenait par sa famille à la magistrature lyonnaise. L'auteur du livre des Esprits est le véritable fondateur de la doctrine lyonnaise qui constitue, somme toute, une forme de spiritualisme chrétien. « Lyon, disait-il, a été la ville des martyrs. Elle fournira des apôtres au spiritisme ; si Paris est la tête, Lyon est le cœur. »

Nous avons eu ensuite Philippe, dont on a écrit qu'il était le prédécesseur de Raspoutine. Il me souvient de l'avoir vu, lors de ma jeunesse, pénétrant dans sa villa aux murs bleus de la rue Tête-d'Or. Il ressemblait un peu au père Delbier et ne sortait qu'en victoria fermée.

Anthelme Philippe était né au village de Loisieux, dans l'Ain. Il fut le grand thaumaturge de la fin du XIX^e siècle. Après avoir accompli une infinité de cures miraculeuses, il pénétra à la cour de Russie et exerça sur Nicolas II et sur la tsarine une influence dont on ne soupçonne pas l'importance. Il est probable qu'il fit plus pour l'alliance franco-russe que la plupart des diplomates. Dès sa plus tendre enfance, son regard à la fois très doux et fascinateur frappait chacun. Le vieux curé de Loisieux en était ému et disait : « Cet enfant a dû être mal baptisé. » Opinion péjorative qui n'empêcha point le vénérable ecclésiastique d'inculquer la vocation sacerdotale dans l'âme du jeune Philippe. C'est ainsi que le futur mage entra au séminaire et peut-être aurions-nous eu un second « curé d'Ars » si les maigres ressources de la famille Philippe n'avaient contrarié les destins du jeune homme. Les études étaient à la fois trop longues et trop chères pour ce petit paysan. On l'envoya gagner sa vie à Lyon comme... garçon boucher. Il participa peu de temps à un métier aussi peu compatible avec son caractère. Ses débuts comme thaumaturge, qui remontent à cette période de sa vie, sont assez obscurs. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il guérit, qu'il console, qu'il conseille. Vers 1887-1890, nous le trouvons installé dans le coquet petit hôtel particulier de la rue Tête-d'Or, dont je viens de parler. Il reçoit un nombre considérable de fidèles qu'il réunit dans un immense salon comme on dispose les assistants dans une église. Il se promène parmi eux et c'est au cours de ce va-et-vient que les guérisons physiques ou morales s'opèrent. Il ne demande aucune rétribution, répugne même à recevoir les honoraires qu'on le force d'accepter. Il prie, fait prier, impose les mains, sans jamais donner de remèdes. Ce qui ne l'empêche pas d'être en butte aux tracasseries des médecins.

Le docteur Encausse, plus connu sous son pseudonyme de Papus, qui incarne, en cette fin du XIX^e siècle, la science hermétique, s'intéresse à lui et voit dans Philippe un sujet extraordinaire. Il en parle au jeune tsar Nicolas II, qui aime déjà s'entourer de magiciens. « Philippe a vu le tsar et a conversé avec lui, dira bientôt une sorte de communiqué du docteur Encausse ; leur entretien est resté le secret de Sa Majesté et il le restera. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'y a là ni sortilège, ni magie noire, ni pratique occulte d'aucune sorte, pas même du magnétisme le plus anodin. »

Philippe devint rapidement un familier de Tsarkoïé-Sélo : il exerça un ascendant considérable sur l'impératrice. Son biographe Joseph Schwoebel écrira : « Il semble bien que le thérapeute lyonnais ait été improvisé suprême ressource des destinées dynastiques de la cour impériale et qu'il ait soumis à d'étranges régimes — l'honneur sauf — son illustre cliente. Et par suite nous sommes fondés à croire que la dépêche publiée alors par divers journaux, et reproduite ci-dessous, donnait la note juste : « M. Philippe, disait cette information, qui, par ses séances de spiritisme, avait pris un si grand ascendant sur le tsar, a dû quitter la Cour. C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin spécial de la tsarine que l'expulsion de l'occultiste a été signée. Ce médecin a montré, en effet, que les pratiques spirites étaient tout à fait préjudiciables à la santé de la tsarine. »

Philippe revint à Lyon, recommença à guérir et à être poursuivi pour exercice illégal de la médecine. Il songea, à un moment donné, à conquérir le diplôme de docteur en médecine et se fit inscrire, quinquagénaire, à notre Faculté. Mais l'Esprit-Saint dut le « laisser tomber » à ce moment-là, car il « sécha » lamentablement à l'examen.

Nous eûmes encore G. Melusson, qui laissa un grand nom dans les annales du spiritisme, dont on rapporte, entre cent autres, la troublante histoire que l'on va lire : en 1918, présidant une séance expérimentale à la Société fraternelle pour l'étude scientifique et

A la tienne, Gnafron ! Ce sympathique personnage du théâtre guignolesque ne pourrait-il pas servir d'enseigne à l'établissement où le décompte des bouteilles s'opère avec un double mètre ? On a beaucoup parlé des braconniers du Rhône. Il y a aussi d'honnêtes pêcheurs... Et allez donc réussir un coup comme celui-là à Suresnes !

084.316 — 084.313 — 084.314.



morale du spiritisme, 7, rue Terraille, à Lyon, G. Melusson entre en communication, par l'intermédiaire d'un médium écrivain, avec l'esprit d'un soldat récemment décédé qui ne parvient pas tout d'abord à se faire comprendre. Mais la communication s'améliore et le défunt déclare qu'il se nomme G..., qu'il était plombier à Lyon, rue Jean-Claude-Vivant, qu'il a été tué à Douaumont et porté disparu. Il connaît la misère profonde de sa femme et de ses deux enfants et demande aux spirites d'aller les consoler de sa part. L'esprit ajoute : « Je rage de ne pou-

voir lui faire connaître qu'elle a à sa disposition 300 francs ; en effet, au cours de ma dernière permission, j'ai dissimulé trois billets de 100 francs dans le pied d'une lampe à pétrole transformée en lampadaire électrique. Cet argent se trouve entre le fond de la lampe et le support. J'ai emporté le secret dans la mort, car personne autre que moi n'est au courant de la cachette. Ma femme, poussée par le besoin, a souvent eu l'idée de vendre le lampadaire : elle croit que c'est en souvenir de moi qu'elle ne l'a pas fait, mais, en réalité, c'est moi qui l'ai em-

pêché de réaliser cette idée en pesant sur son esprit. » Et le défunt de supplier les vivants d'aviser sa veuve.

G. Melusson se rendit le lendemain, avec quatre personnes témoins de l'entretien, chez Mme veuve G... Il eurent une certaine peine à la convaincre du prodige ; à la fin, elle accepta de laisser dessouder le lampadaire : elle y trouva les trois billets de 100 francs, devint spirite et eut par la suite des entretiens fréquents avec son mari.

Et abordons...

Le présent

De tout ce riche passé, que restait-il ? Pas grand-chose.

Quand mon ami le grand reporter Pierre Scize vint à Lyon, il y aura bientôt cinq ans, afin d'y puiser les éléments d'une enquête sur les sociétés secrètes et le spiritisme, je fus bien obligé, dès l'abord, de lui faire part de mes inquiétudes quant au succès de sa mission et de lui exposer à peu près ce que j'ai écrit au début de cet article.

Mais Pierre ni moi ne sommes gens à nous laisser abattre. Le vin du « Mal-Assis » était là, frais et fruité, dans les brocs, et propre à nous ouvrir l'esprit. Je me souvins d'un brave homme de tisseur qui, dans sa jeunesse, avait été quelque chose comme pape de la secte pentecôtiste. Nous l'alertâmes, Pierre Scize put écrire un article dont le titre magnifique m'est demeuré présent : « J'ai trinqué avec le pape ». Pour le reste, il se débrouilla en faisant toutefois passer, de façon regrettable, l'assassin Collini — dont on instruisait alors l'affaire — pour un criminel mystique. Bah ! Collini est au bagne. Ce n'est pas lui qui nous fera des reproches.

Dressons donc un rapide bilan. On trouve présentement à Lyon quatre grandes sociétés spirites régies par la loi du 1^{er} juillet 1901 — le fait qu'une société s'occupant d'évoquer les âmes des défunts soit régie par une loi humaine m'a toujours paru le comble de la fantaisie. Leurs membres sont, pour la plupart, des humbles, doux et effacés. Ils croient à la survie de l'âme et espèrent échapper, par la pratique de bonnes actions, à la dure loi de la réincarnation.

La plupart d'entre eux pratiquent le magnétisme curatif sans que la Faculté semble s'en émouvoir. De braves gens. M'étant introduit chez ceux de la rue Longue, en février 1935, et ayant été reconnu, on me pria simplement de sortir, sans me rouer de coups comme l'avait été, à Paris, quelque temps auparavant, mon confrère Jean Masson. (Il est vrai que je les aurais rendus.)

Après les spirites, mais en effectif beaucoup plus restreint, on trouve les jansénistes (environ 300 membres), dont les pratiques religieuses sont intimes, familiales et fermées à toutes les curiosités.

Viennent ensuite les fidèles de l'Eglise gnostique, que l'on croyait éteinte, et dont on compte encore à Lyon quelques fidèles continuant d'en célébrer les mystères en quelque sanctuaire discret. Leur chef suprême, Jean II Bricaud, mourut en 1934. Il occupait, dans la journée, les fonctions plus modestes d'encaisseur au Crédit Lyonnais. C'était un bon vieillard à barbe blanche, dont tout le monde chez nous vénère le souvenir.

Citons encore les Pentecôtistes, dont l'ex-pape précité but le coup de rouge avec Pierre Scize, et qui ne sont guère plus d'une douzaine. Ils prétendent que, sous le souffle du Saint-Esprit, toutes les langues leur sont familières, du javanais à l'espéranto.

C'est tout pour le « sérieux ». Après, il n'y a plus que la tourbe des mabouls, des guérisseurs marrons, des faisans et des rigolos...

Nous en reparlerons...

Marcel-E. GRANCHER.

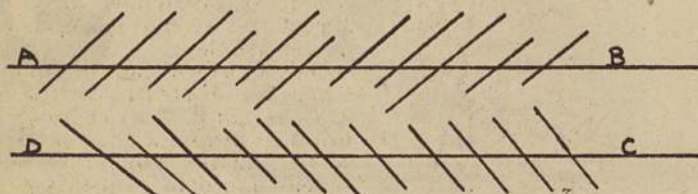


JEUX et Devinettes



POUVEZ-VOUS DIRE en 30 secondes

et sans double décimètre, si l'espace qui sépare A de D est plus grand que l'espace B - C, ou si c'est l'envers.



VOUS AVEZ UNE MINUTE

POUR TROUVER DEUX MOTS QUI UTILISENT CHACUN
TOUTES LES LETTRES CI-DESSOUS :
A. E. D. I. C. M. L.

Un peu de Géographie

Pouvez-vous, en vingt secondes, trouver deux villes de France que l'on peut écrire et lire aussi bien de gauche à droite, que de droite à gauche ?

Bon voyage !

Si vous partez en bateau de Valparaiso, et si vous allez droit vers l'Ouest, le premier pays rencontré sera-t-il le Mexique, la Palestine, le Groëland, l'Australie ou le Brésil ? Répondez en une minute.

Toutes les voyelles

Trouvez en une minute, un mot de sept lettres, où les cinq voyelles sont employées et non répétées.

SAVEZ-VOUS ?

Voici quatre groupes différents. Dans chacun des groupes, tous les personnages ou objets ont une même affinité, mais cependant, l'un d'entre eux présente une particularité différente. Essayez dans chaque liste de le trouver.

- A) Foch, Haig, Pétain, Joffre, Kitchener, Hindenbourg, Ludendorff.
- B) Chou-fleur, épinard, panais, salade, brocoli, chou.
- C) Dreadnought, destroyer, croiseur, sous-marin, torpilleur, navire porte-avions.
- D) Daladier, Mandel, Sarraut, Herriot, La Chambre.

SOLUTION

1. A D égale B C car les deux droites sont parallèles. C'est une illusion d'optique.
2. Décimal et médical.
3. Laval et Noyon.
4. L'Australie.
5. Moineau.
6. A. Pétain, seul survivant de ces chefs de la Grande Guerre.
B. Panais, légume dont on mange la racine, tandis qu'on mange les feuilles des autres.
C. Sous-marin, seul bateau de guerre combattant sous l'eau.
D. Herriot, seul homme politique de cette liste n'ayant pas fait partie de ce ministère.



SIMPLE REQUÊTE

— Merci de m'avoir mis treize maillons... le 13 m'est favorable... Mais dites-moi, combien me prendriez-vous pour la faire nickeler ?

Un remède souverain contre les boutons disgracieux du visage

Les boutons, dartres, rougeurs du visage ne résistent pas au traitement de l'Eau Précieuse Dépensier.

Cette eau désinfectante et cicatrisante, réussit toujours, même dans les cas les plus rebelles : quelques applications les font disparaître totalement.

D'innombrables témoignages prouvent son efficacité remarquable contre toutes les maladies de la peau : eczéma, psoriasis, dartres, acné, gourme, démangeaisons, maux de jambes, ulcères variqueux.

Pour vous permettre de faire l'essai de ce remède si actif, les Laboratoires ROUX, 171, route de Montrouge, à MALAKOFF (Seine), vous adresseront sur simple demande, un flacon d'essai gratuit. Joindre 1 fr. 50 en timbres pour frais d'envoi. Toutes pharmacies.

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17*

INSTITUT DE CRIMINALISTIQUE ET REPORTAGES SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

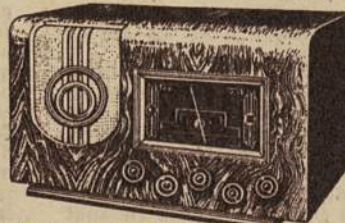
Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8*)

CAR. 19-45

BON DE RÉDUCTION DE 500

Sur ce superhétérodyne
équipés avec les bobinages conformes au plan du Caire



7 lampes réelles
y compris l'œil magique

Toutes ondes de 19 à 2.000 m.
Changeur de tonalité — Sélectivité variable

Lampes type américain
du dernier modèle en vente partout
Prise pour pickup — Prise pour second haut-parleur
Encombrement 52 x 27 x 26

PRIX AFFICHÉ ET CATALOGUE... 1795 »
RÉDUCTION AVEC CE BON... 500 »
Prix net... 1295 »

EMBALLAGE
GRATUIT

REPRISE
DES ANCIENS
POSTES

POUR PARIS
CONVOYONS
NOUS SANS
ENGAGEMENT

GARANTIE
1 AN
SUR L'APPAREIL
3 MOIS
SUR LES LAMPES

CAPTE
150
STATIONS
DONT :
LE VATICAN,
MOSCOU,
ETC...

NOS POSTES
ONT OBTENU
LA MÉDAILLE
D'OR AINSI
QUE LA
CROIX D'OR

FONCTIONNE
SANS
ANTENNE
EXTÉRIEURE
AVEC LE
SIMPLE
BOUT DE FIL
QUE NOUS
JOIGNONS

EXPÉDITION EN
PROVINCE CON-
TRE REMBOUR-
SEMENT DE
1.295 FRANCS
PORT DU RE-
TOUR ACCEPTÉ
DANS LES 10
JOURS.
SI L'APPAREIL
MOTIVE
LA MOINDRE
DÉCEPTION

LE POSTE
que vous
choisissez,
peut être
à vous pour

100

en commandant votre appareil, indiquez-nous un numéro de 0 à 9. S'il correspond au numéro remboursable à venir 110 frs. du tirage de la LOTERIE NATIONALE à venir 20 jours après la date d'expédition, VOTRE ARGENT vous sera REMBOURSE moins 100 fr. qui seront versés en parts égales au Secours National, au Centre d'Accueil pour les permissionnaires français habitant la Belgique, et à l'Union des Artistes. Notre sacrifice n'est pas compensé par une augmentation de prix, car ils n'ont pas été majorés.

ÉTABLISSEMENTS D.S.

50, RUE ROCHECHOUART, PARIS-9 - Tél. Trud. 86-07
PRÈS GARE DU NORD ET MÉTRO BARRÈS - OUVERT LE DIMANCHE
MEMBRES DE LA LIQUE D'ASSAINISSEMENT COMMERCIAL



Ils ont laissé derrière eux leur pays si pittoresque avec ses palais millénaires qui se dressent dans des paysages enchanteurs. Ils ont dit à leur mère, à leurs sœurs, à leurs épouses : attendez-nous...

084.304 — 084.305 — 084.299 — 084.303.

Océan Indien, à bord du S/S « X »,
Janvier 1940.



Pour nous qui voguons vers la France, vers les nôtres, la mer est belle. Pour eux ?... Ils ont tout quitté : le village et la rizière, la famille et la terre des ancêtres, pour s'en aller courir la grande aventure de l'Occident.

A la dernière guerre, dans les usines de leur pays, dans les usines de la Métropole, plusieurs centaines de milliers d'Indochinois ont donné leur travail apprécié. Cette fois, répondant au mot d'ordre de M. Georges Mandel et à l'appel du nouveau Chef de la Colonie, M. le général d'Armée Catroux, grand serviteur du pays, qui entend satisfaire pleinement aux besoins de la France tout en portant au plus haut point le rendement économique de l'Indochine et sa défense, le chiffre des volontaires recrutés sera doublé, triplé peut-être. Déjà, des milliers de travailleurs indochinois, échelonnés en plusieurs convois, ont pris, sous bonne escorte, le long chemin de la Métropole.

Pour une prime modique et quelques vêtements, avec l'assurance d'une vie meilleure et que les leurs seront assistés pendant toute la durée de leur absence, après bien des palabres, le soir, à la lueur vacillante d'une mauvaise veilleuse, dans l'ombre tiède de la paillote, ils ont décidé, volontairement, de s'exiler.

Les voici sur le pont du cargo en partance pour Marseille, accoudés au bastingage, déjà presque à l'aise dans leurs « bleus » de toile encore raides d'apprêt, et fiers d'un béret neuf où brillent, brodées en fils dorés, ces trois initiales qui les désignent : O. N. S. (Ouvriers non spécialisés).

En attendant, il leur faut s'acclimater à toute une existence nouvelle, et d'abord faire l'inventaire de leur équipement. Jamais ils n'en ont tant eu ni vu dans leur nha-quê (campagne) : gamelle, bidon, quart, cuiller et fourchette arrivés en vrac dans la cale et qu'on leur distribue, 1 paire de bons souliers, à en faire pâlir d'envie les linhs (gardes indigènes) du Tông-dôc (mandarin de province), 1 costume de travail en toile bleue qu'ils affectionnent tout particulièrement, un autre en molleton, plus une troisième tenue de « ville » sortant en droite ligne d'un grand magasin parisien, qu'ils ne toucheront d'ailleurs qu'à Djibouti, 2 chandails, 2 chemises et caleçons, 1 bonnet de police qu'ils portent de façon assez cocasse, cravate, ceinture, chaussettes, mouchoirs, serviettes et couvertures. En un mot, tout un équipement presque semblable à celui du soldat, qu'ils n'auraient jamais espéré posséder, et qu'ils se hâtent d'entasser dans un sac de marin qui leur tient lieu d'armoire à glace.

Le S/S X, honnête cargo de 12.000 tonnes, de la Compagnie des Messageries Maritimes, pris aux Allemands en 1919, aux ateliers de Brême, en vertu du traité de Versailles, et affecté aux lignes commerciales d'Extrême-Orient et de Chine quitte Tourane (port côtier à mi-chemin de Haiphong et de Saïgon) escorté d'une canonnière, de la base navale de Saïgon, le dimanche matin 17 décembre, à 10 heures, avec ses 2.000 O. N. S. à bord. Ils sont tous originaires de l'Annam, et, plus spécialement, des provinces de Thanh-hoa, Thua-thiên, Vinh et Faïfoo.

Recrutés par les soins des autorités civiles locales françaises et indigènes, ces hommes, pour la plupart paysans, ont été physiquement sélectionnés dans la masse des volontaires qui ne cessent d'affluer mis en observation et entraînés dans des camps plusieurs semaines avant l'embarquement. Ils ont été répartis par groupes de 25 à 30, sous le commandement et la responsabilité de chefs de groupes interprètes annamites parlant français. Cinq convoyeurs français, deux infirmiers indigènes, un infirmier-chef français, un docteur auxiliaire annamite, un médecin-chef et un commandant français composent l'état-major du détachement.

Trois des convoyeurs, coloniaux malchanceux, dégaçés pour des motifs différents de toute obligation militaire, sont volontaires. L'un d'eux, âgé de cinquante ans passés, n'a pas revu la France depuis 1921 ; un autre, né au Tonkin, ne connaît pas encore la Métropole.

Assez résistant à la fatigue quoique de constitution physique très moyenne, l'Annamite comme le Tonkinois, le Cochinchinois et le Cambodgien, confortablement nourri

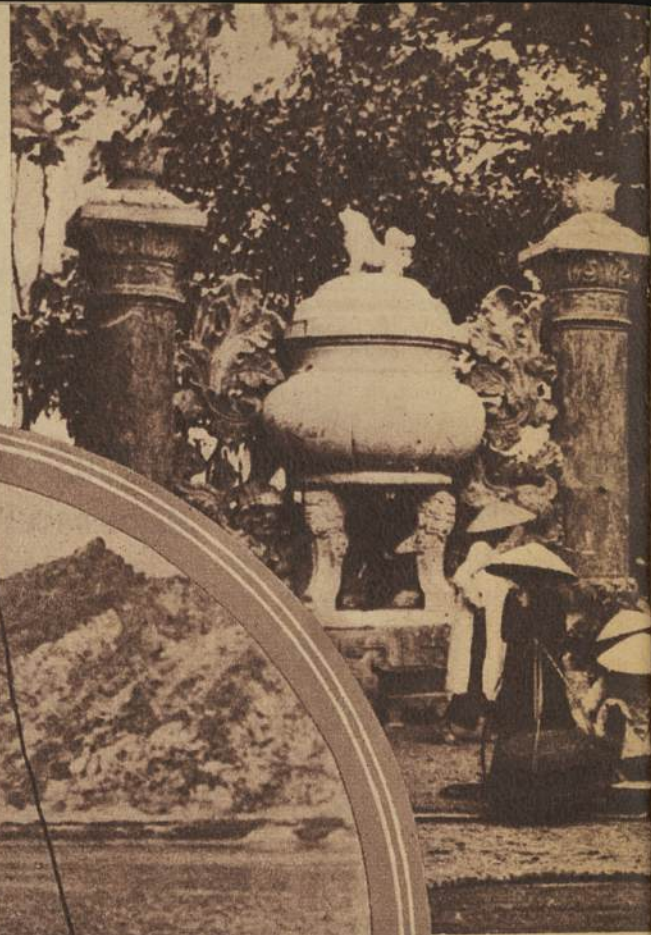


et dirigé sur certaines régions dont le climat lui convient plus particulièrement, doit être rapidement en mesure de fournir l'effort normal qui lui sera demandé à la Métropole. C'est pourquoi on s'est efforcé de mettre à profit les quelques semaines de loisirs forcés laissés par le voyage pour assurer aux émigrants une alimentation abondante et de leur goût, susceptible de les amener à leur pleine forme : riz rouge, très riche en vitamines — à raison de 350 grammes par homme et par repas, — viande de bœuf et de porc, poissons secs et frais, légumes, nuoc-mam (saumure de poissons très généreuse en phosphore qui est la base de la préparation de la cuisine annamite et constitue un condiment apprécié de nombreux Européens de la Colonie), thé, etc.

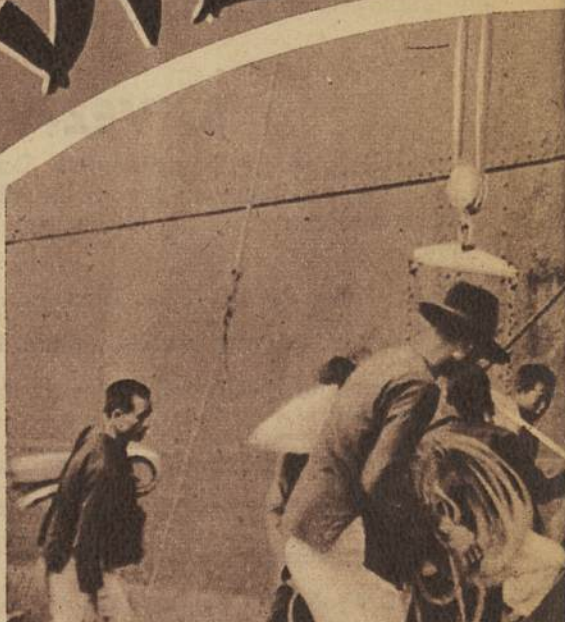
La traversée...

Le premier soir de l'embarquement, à Tourane, gros émoi au moment de la « soupe » : le riz refuse de cuire !... L'intendant s'affole et n'est pas loin de penser que ses pensionnaires ont jeté un « mâ-koui » (mauvais sort) à la cambuse. Mais, bientôt, tout s'explique : le « cuisinier » français, non initié à la préparation indigène du riz l'a fait laver par ses aides à l'eau de mer ! On en est quitte pour jeter par-dessus bord aux marsouins heureux de l'aubaine le contenu des chaudrons et pour recommencer le dîner. Dès le lendemain, des marmitons annamites sont désignés en nombre suffisant pour préparer les repas de leurs compatriotes. Il n'y aura plus un seul incident jusqu'à Marseille.

A ce régime d'ailleurs, nos O. N. S. profitent à vue d'œil. Jamais ces pauvres bougres n'en ont tant eu à la fois ni si souvent dans leur québate (écuille en terre vernissée) au bout de leurs baguettes infatigables. Ce qui ne les empêche pas de resquiller, de-ci de-là, moyennant



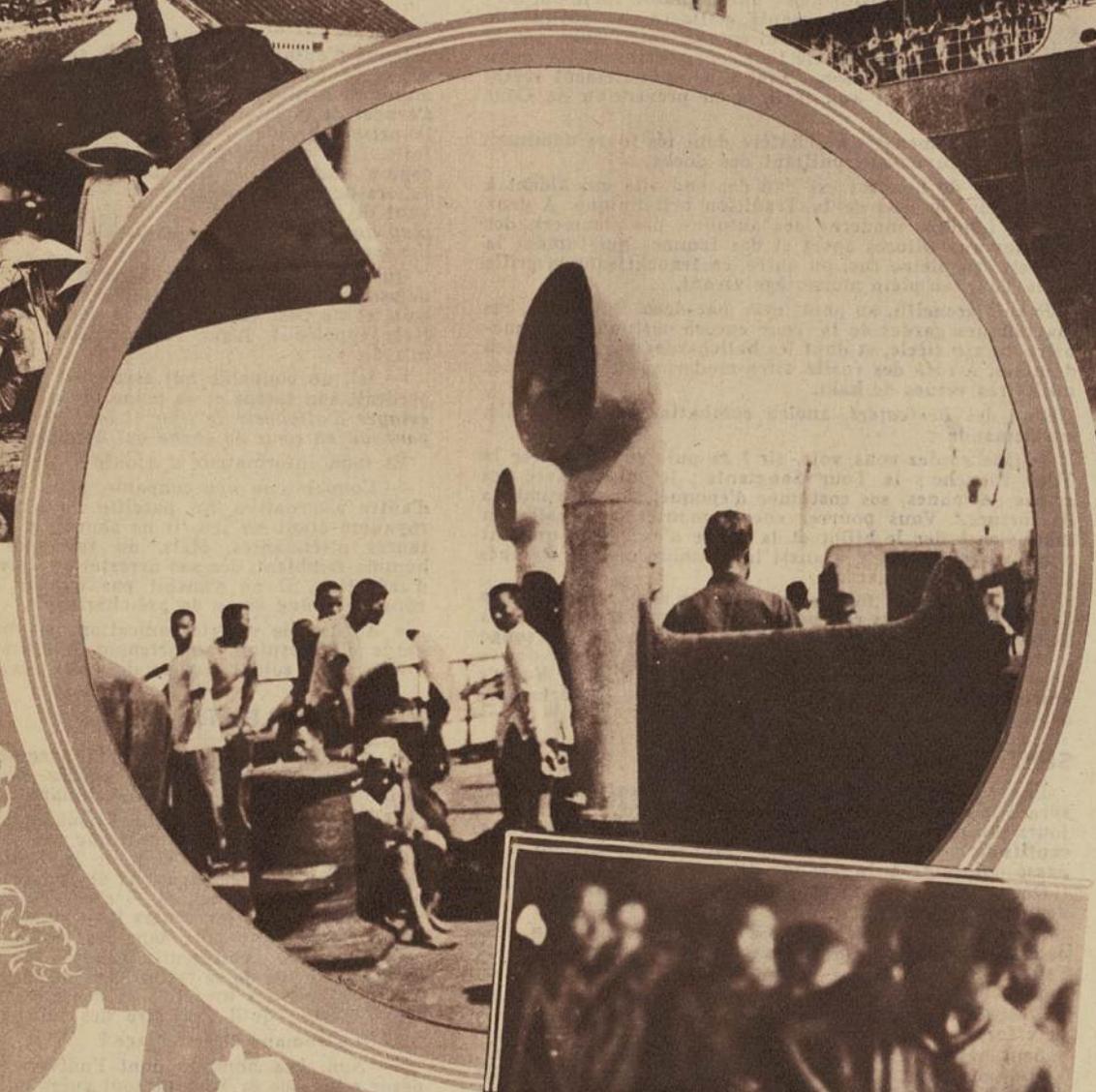
L'AN VIENT



quelques menus services rendus aux uns ou aux autres, fruits et friandises dont ils raffolent.

On peut assurer, à bien peu de chose près, car vraiment il ne saurait être question des quelques rares revues, manœuvres, visites ou corvées de bord auxquelles ils furent astreints durant le voyage, que nos « futurs travailleurs » ont plutôt passé la traversée en « touristes », à manger, fumer, dormir et jouer.

L'Annamite, en effet, adore le jeu. Il jouerait jusqu'à la dernière sapèque de sa prime ou de sa solde, ce qui serait susceptible d'entraîner quelques troubles au moment des règlements de comptes, si chefs de groupes, équipage et convoyeurs ne veillaient d'un commun accord à y mettre bon ordre par des rondes fréquentes surtout la nuit. Ces rondes ont, en outre, l'avantage d'empêcher les occupants de fumer au fond des cales, pratique présentant des risques considérables.



Sur le grand navire qui les emmenait vers la terre de France, tout était pour eux sujet d'étonnement... Le changement apporté dans leur existence par la vie du bord contribua à atténuer leur nostalgie.

084.319 — 084.301 — 084.302 — 084.318

plus prudent de leur administrer un laxatif général. Horreur ! l'heure du départ ayant été retardée, l'effet libérateur se produisit tandis que nous étions encore à l'ancre, et cette prise d'assaut massive des closets littéralement débordés n'alla pas sans quelques inconvénients pour le sens olfactif des occupants de l'entrepont et des embarcations accostées au cargo...

Noël en mer

Journée semblable à toutes les autres passées en mer. Seule, la veillée du 24 au 25 décembre, fut marquée pour les Européens d'un souper de réveillon aimablement offert par le commandant du X.

A la fin de ce souper où chacun de nous, en levant sa coupe, évoquait pour son compte le souvenir d'autres Noëls plus heureux, l'un des chefs de groupes annamites, au nom de tous ses camarades O. N. S., vint au salon remettre au commandant P..., chef du convoi, particulièrement estimé, cette adresse manuscrite dont nous respectons et le fond et la forme :

X..., le 25 décembre 1939.

Monsieur le commandant,
des O. N. S. sur vapeur X...

A l'occasion des fêtes de fin d'année, nous, interprètes-chefs de groupes des O. N. S., avons l'honneur de venir avec respect vous adresser cette petite feuille pour vous présenter nos meilleurs vœux ainsi qu'à votre noble famille.

A ce moment, des milliers de braves Français et étrangers se précipitent vers le front pour sauvegarder la France contre la sauvagerie hitlérienne. La guerre que la France mène contre les barbares allemands est une guerre libératrice, nous voulons dire une « Guerre Sainte ». Elle sauvera non seulement la France et ses chères Colonies de la destruction barbare, elle préservera encore le monde contre la ruine, le carnage, et la civilisation rayonnante contre l'avitilissement et le retour à la barbarie.

L'Indochine qui voit la France mener la Guerre Sainte n'oublie jamais d'apporter à la Patrie-Mère son aide morale et matérielle. Entretenant une telle tâche, l'Indochine ne fait que remplir son devoir de peuple reconnaissant. Quant aux Intellectuels qui se sont engagés et qui s'engageront encore comme volontaires servant la France selon leurs capacités, eux aussi, ils ne font qu'acquiescer la dette qu'ils doivent à la France civilisatrice.

Enfin, nous espérons pouvoir vous rendre hommage, Monsieur le Commandant, pendant que nous travaillerons sous vos ordres en France.

Vive la France,
Vive l'Annam,
Vive le commandant.

Vos Protégés :

Suivent les signatures de quatre-vingt-cinq interprètes-chefs de groupes.

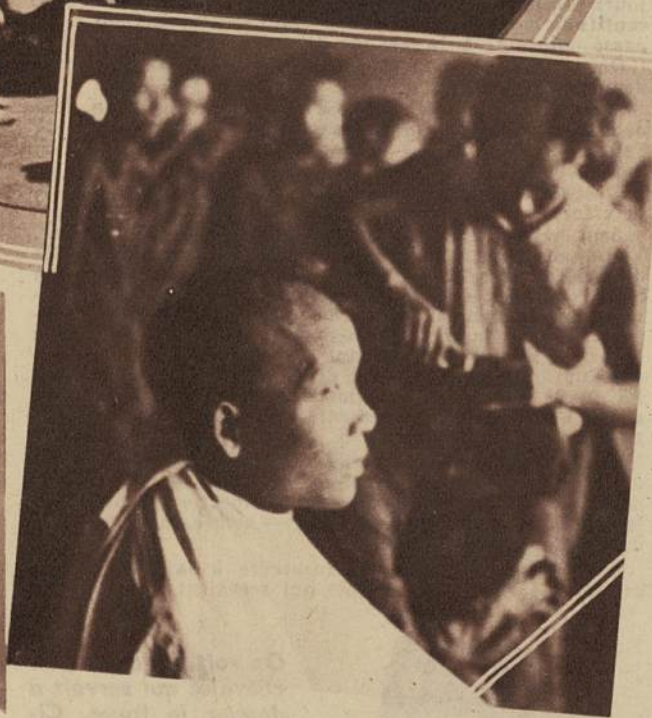
Mais maintenant, un autre spectacle rive les yeux de nos voyageurs émerveillés. Le X..., et ses compagnons de route sont arrivés au terme du long voyage, et c'est l'entrée dans le port encombré de Marseille, le 21 janvier, après trente-cinq jours de traversée, par une matinée dominicale délicieuse de fraîcheur et de lumière rose. Non loin, sur la colline, face au gaillard d'avant, la « Bonne Mère »... Elle a protégé les gars de l'aventure, elle a gardé nos O. N. S.

Pour nous, c'est le pays, les êtres chers retrouvés enfin après des mois d'absence.

... Pour eux, frileusement engoncés dans leur plus chaude tenue, emmitouffés dans leurs chandails, les mains gourdes d'un froid sans exagération qui les surprend pourtant, embarrassés de sacs et de musettes, ils ressentent plus profondément encore que jamais depuis le départ cette infinie détresse des déracinés. Demain, c'est encore un nouveau voyage, c'est encore une adaptation. c'est tout l'inconnu d'un Pays qu'ils aiment déjà, puisqu'ils sont venus librement le servir, et qui leur doit un peu d'amour dans son accueil.

Raymond VAGNER.

NAM A NOUS



mettre aux « figaros » du contingent de procéder assez rapidement à la mise en coupe réglée de toutes ces toisons hirsutes et plus ou moins hospitalières.

...et plaisirs d'escales

L'Annamite est un grand enfant qu'il faut savoir prendre. La moindre attention le touche. Un rien l'amuse, mais il n'a pas toujours le sens exact de la mesure ni celui de l'opportunité. C'est ainsi qu'aux escales, consignés à bord car il ne saurait être question d'autoriser ces 2.000 voyageurs effarés à s'égailler en pays étranger, nos O. N. S. prennent leurs distractions où ils peuvent.

Deux d'entre eux notamment, en mal sans doute de voir du pays, sont retrouvés, de nuit, juchés sur la bouée où mouille le Z, en rade de Colombo ! Ils sont venus là par les amarres, au risque dix fois de tomber à la mer. On va les repêcher et on les hisse à bord, assez piteux, sous les rires narquois de tous leurs camarades.

D'autres sont littéralement fascinés par toute la pacotille que viennent offrir ces mercantis orientaux qui se ruent à l'abordage des bateaux aux escales réputées de Singapour, Colombo, Djibouti, Port-Saïd et qui les guettent comme des proies faciles. Leurs quelques piastres, changées à perte, font feu de paille sur le gril de tant de cupidité déchaînée.

A Colombo, la mode soudaine fut de faire l'emplette de lampes électriques de poche. Malheureusement, les circonstances actuelles imposant aux bâtiments alliés de naviguer de nuit tous feux éteints, ces lampes, acquises au prix fort par nos pauvres Annamites, durent être confisquées jusqu'à Marseille.

A l'escale suivante, ils se révélèrent gros amateurs de conserves de toutes espèces. Si bien que le docteur jugea

La grande distraction du bord, pour tous d'ailleurs, Européens et Annamites, c'est, nonchalamment appuyés à la rambarde, protégés du soleil par les toiles tendues au-dessus des ponts, d'observer l'évolution des bâtiments de guerre britanniques et français qui escortent notre convoi ; c'est surtout d'admirer cet imposant porte-avions anglais, qui, toujours flanqué d'un petit contre-torpilleur extrêmement mobile, laisse chaque matin et chaque soir échapper de ses flancs mystérieux et de sa vaste plate-forme une nuée d'appareils légers pour reconnaître la route à suivre.

Dans la journée, ils se lavent et se nettoient autant que faire se peut avec quelques bacs d'eau douce et 200 grammes de savon pour chacun pour toute la durée du voyage ! Espérons qu'à l'avenir l'administration se montrera plus généreuse sur ce chapitre, de même qu'elle dotera chaque convoi d'un petit outillage de coiffeur suffisant pour per-

LONDRES

(De notre envoyé spécial.)



EST sur la rive Nord de la Tamise que se dressent les bâtiments moyenâgeux de la Tower of London, qui est à la fois un musée historique ; une chambre forte où, derrière d'imposants grillages, les joyaux de la Couronne luisent de tous leurs ors et scintillent de tous leurs diamants ; et enfin une prison d'Etat plus spécialement réservée aux espions et aux traîtres en prévention de Cour martiale.

C'est un immense quadrilatère dont les tours dominent le paysage fumeux, grouillant des docks.

La Tour de Londres est l'un des endroits qui aident à comprendre le sens de la Tradition britannique. A deux pas du Londres moderne des autobus, des steamers, des hommes aux allures sport et des femmes qui fument la cigarette en pleine rue, on entre, en franchissant la grille de la Tour, en plein moyen âge vivant.

Je suis accueilli, au pont-levis, par deux *Beefeaters*, ces magnifiques gardes de la Tour encore costumés à la manière du *XII^e* siècle, et dont les hallebardes paraissent bien désuètes, à côté des fusils ultra-modernes des sentinelles militaires vêtues de kaki.

L'un des *Beefeaters*, ancien combattant très médaillé, me demande :

— Que voulez-vous voir, sir ? Je puis vous montrer la Tour Blanche ; la Tour Sanglante ; le musée avec ses armes anciennes, ses costumes d'époque, ses instruments de torture... Vous pourrez encore monter à la salle du gibet ; regarder le billot et la hache d'exécution qui ont servi autrefois... Il y a aussi la chambre où ont été tués les enfants d'Edouard...

Tout en suivant mon guide dans le sombre dédale des couloirs étroits, des escaliers en colimaçon encastrés dans la formidable épaisseur des murailles crénelées, je songe — brrr ! — à la tête que doit faire l'espion qu'une de ces voitures cellulaires anglaises dénommées *Black Maria's* amène dans l'enceinte intérieure où s'ouvre la porte barquée de fer du donjon.

SEPT BALLES...

La vieille salle du gibet, avec ses relents de moisissure ; le large billot et sa hache au fer rongé mais toujours luisant ; les carcans et les fers qui interdisaient aux captifs le moindre mouvement ; tout cela appartient à un passé lointain, à la grande Histoire de l'Angleterre.

On ne pend plus, on ne décapite plus à la Tour, et cela depuis des éternités.

Mais il arrive qu'au bout d'un certain fossé, au delà de *Traitors Gate* (Porte des traîtres) l'air frisquet de l'aube soit déchiré par le claquement sec d'une salve de mousqueterie.

C'est un espion qui paie — en brave ou en pleutre — le prix fort.

Sept balles dans la peau, y compris le coup de grâce. Vieille coutume anglaise, ces sept balles. Les douze fusils du peloton d'exécution sont posés à terre, six chargés à balle, six chargés à blanc. Les hommes du peloton accourent au pas gymnastique, ramassent les armes. L'assistant *Provost-Marshal* (officier de la Prévôté) commande le feu et donne au condamné le coup de grâce. Les soldats, qui ont visé, par ordre, droit au cœur, déposent alors les fusils à terre, font demi-tour et s'éloignent. Aucun d'eux ne saura véritablement, s'il a ou non donné la mort.

On sait qu'en Angleterre, la recherche et l'arrestation des espions incombent aux détectives de la *Special Branch* de Scotland Yard, opérant en collaboration étroite avec les agents des trois départements — armée, marine, air — du Service secret britannique.

Lorsqu'un prisonnier est incarcéré à la Tour, il ne connaît pas les noirs cachots qui servaient aux illustres

On voit, à gauche, un chevalier qui servait à donner le fouet. Cicontre, un « *Beefeater* » (littéralement mangeur de bœuf) chargé de la garde des locaux historiques de la Tour. Choisis parmi les anciens combattants de 14-18, ces gardes portent le même costume que leurs devanciers d'il y a cinq siècles. Puissance de la Tradition britannique, qui fait garder par ces soldats d'un autre âge le trésor inestimable que représentent les joyaux de la couronne. Il est vrai qu'aux portes, de modernes sentinelles veillent...

détenus d'antan. Si les murs de sa cellule sont épais, si la porte en est lourdement verrouillée et la fenêtre munie de grillages énormes — nul n'est jamais parvenu à s'évader de la Tour, en dépit de nombreuses tentatives — le prisonnier n'en jouit pas moins d'une hygiène parfaite, d'un confort relatif et même, — s'il ne s'est fait espion que dans le but de servir son propre pays, en dehors de toute pensée vénale, — de certains égards relevant de cette courtoisie à froid, de ce sentiment de *fair-play* qui interdit aux Anglais d'ajouter aux malheurs de l'ennemi vaincu.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce sentiment ne donne jamais naissance, chez les Britanniques, à une sensiblerie ridicule, et ne pèse en rien sur la décision de la Cour martiale appelée à juger l'accusé. Une personne informée m'a dit :

— Ici, un coupable qui essaierait d'attendrir ses juges perdrait son temps et sa peine. Autant vaudrait pour lui essayer d'attendrir le lion et la licorne sculptés dans le panneau en cœur de chêne qui domine la Cour martiale ! Et mon informateur a ajouté :

— Coupable ou non coupable, nous ne connaissons pas d'autre alternative. En pareille matière, la sécurité du royaume étant en jeu, il ne saurait y avoir de circonstances atténuantes. Mais, du fait que les actes d'un homme semblent, dès son arrestation, le vouer au peloton d'exécution, il ne s'ensuit pas que sa détention doive constituer une sorte de pré-châtiment.

« A titre de simple indication, je vous dirai que la garde d'un espion, appartenant à l'armée ennemie, est confiée à un soldat anglais de grade égal... »

VIE AU RALENTI

Il est aisé d'imaginer le soin avec lequel les secrets de la Tour de Londres sont gardés. D'un ton où perce l'ironie, mon interlocuteur me déclare :

— Que vous dire de plus ? Que le prisonnier, de sa cellule, entend l'appel nostalgique des sirènes des grands navires qui passent le Pont de la Tour pour gagner le large ; qu'il partage les repas de son gardien ; qu'il joue aux cartes ou aux échecs — c'est fou ce qu'il y a d'espions qui aiment les échecs ! — avec lui ; qu'il se promène en sa compagnie dans les fossés, une demi-heure le matin, une demi-heure le soir ; qu'il a le droit et même le devoir de se faire raser tous les jours, de porter un faux col, des bretelles et des chaussures munies de leurs lacets ; qu'il peut lire des journaux, des livres...

— Des romans d'espionnage ?

— Non. Les hommes dont l'univers est borné par le décor sévère de la Tour ne sont guère enclins aux pensées frivoles. Ces murs gris, ces barreaux noirs, ces douves où s'attarde la brume maintiennent présente à leur mémoire la dure réalité.

« En général, ils préfèrent des bouquins de philosophie ou des ouvrages ayant trait à l'immortalité de l'âme. Sans doute ces lectures les aident-ils, le cas échéant, à mieux mourir. »

— Vous arrive-t-il de juger des espions à huis clos ?

— Certainement, si les nécessités de la Défense nationale l'exigent. Le pays est représenté par le *Counsel for prosecution*, l'accusé est défendu par son *solicitor* et son *Attorney at Law*. Les juges militaires décident. Le Home Secretary propose ou rejette la grâce, et ce, dans un délai qui n'excède jamais trois dimanches francs. En cas de rejet, le condamné est averti, par un ministre de son culte, au cours de la soirée précédant l'exécution, d'avoir « à se tenir prêt pour l'aube ».

UN DÉBUTANT

Je répète que de ce qui se passe actuellement à la Tour de Londres rien ne saurait transpirer. Il m'a fallu me montrer satisfait d'anecdotes relatives à la dernière guerre, au cours de laquelle, ou plutôt au début de laquelle — fait étonnant mais rigoureusement exact — les Anglais se refusaient avec dédain à croire aux dangers représentés par l'espionnage.

— Nous entendons, proclamaient-ils, faire la différence entre la guerre et le roman-feuilleton !

Le premier prisonnier de la Tour fut un jeune officier — en civil, comme de juste — de l'armée du Kaiser.

Muni de faux papiers, parlant l'anglais sans accent, cet espion hantait les restaurants chic de Mayfair et de Soho, alors fréquentés par des officiers et des fonctionnaires.

Très vite repéré par des « opérateurs » du Service secret, l'imposteur fut pris *flagrante delicto*, la main dans le sac, en l'espèce dans une boîte à lettres où il glissait une missive à l'adresse d'un agent allemand en pays neutre.

Dès le premier interrogatoire, les *dicks* virent qu'ils avaient affaire à un débutant. Raide, figé dans un garde-à-vous impeccable, l'homme avoua tout.

— Faites de moi ce que vous voudrez, conclut-il.

Incarcéré à la Tour, le prisonnier — il avait grade de lieutenant dans l'armée allemande — se vit adjoindre comme compagnon-gardien un jeune lieutenant de l'armée britannique, qui, à la vue du courage tranquille dont faisait preuve le captif, ne put s'empêcher, en dépit du dégoût profond qu'il ressentait pour ses actes, d'éprouver pour lui une certaine sympathie, mêlée de pitié.

L'affaire ne traîna pas.

Devant la Cour martiale, les défenseurs de l'espion s'efforcèrent de démontrer, avec preuves à l'appui, que les informations recueillies et envoyées par leur client

La Tour dresse ses murs sur les bords de la Tamise. On aperçoit les fenêtres grillagées des cachots.

Dans ces fossés, les détenus font leur promenade quotidienne, accompagnés pas à pas par leur gardien.

Tour de Londres

PAR HARRY GREY

n'avaient guère de valeur et que leur teneur n'avait pu, en aucune manière, nuire à l'Angleterre.

Vains efforts.

Un fait demeurait : l'homme s'était bel et bien rendu coupable du crime d'espionnage, *felony* que les juges militaires se devaient de sanctionner par le châtement suprême.

Ramené dans sa cellule par son gardien, le condamné ne se berça point d'illusions quant à une grâce problématique, et, jusqu'à son dernier jour, il continua à montrer le même courage, s'excusant auprès de son gardien de l'obligation où il le mettait de cohabiter avec lui dans ce « château hanté » — ainsi appelait-il la Tour.

Les défenseurs remuèrent ciel et terre en vue d'obtenir une commutation de peine. Mais leurs efforts échouèrent. Sans doute commençait-on à croire aux espions...

Au matin fixé pour son exécution, l'Allemand se présenta devant le peloton, par faveur spéciale, les mains libres, les yeux non bandés. Comme on lui demandait s'il avait une dernière requête à formuler, il hésita :

— Je voudrais, demanda-t-il à son compagnon-gardien, échanger un *shak-hand* avec vous. Mais, sans doute, n'accepterez-vous pas de serrer la main d'un espion ?

— Non, fit l'officier anglais, je ne serrerai pas la main d'un espion, mais je serrerai volontiers la main du parfait gentleman que vous vous êtes montré depuis que vous êtes ici !

L'instant d'après, l'Allemand avait expié, et les échos de la Caponnière anglaise répercutaient, dans la brume matinale, les notes aigres d'un bugle qui saluait le passage de la Mort.

TAISEZ-VOUS, MÉFIEZ-VOUS...

Les Anglais n'ayant pas tardé à se rendre pleinement compte des ravages que pouvaient produire les espions, d'autres prisonniers succédèrent, dans la sombre Tour, au « gentleman » d'outre-Rhin.

Tel avait sur la conscience l'envoi de messages ayant provoqué le torpillage d'une douzaine de navires ; tel autre, dont la valise recélait six « bombes pendulettes », à retardement, avait tenté de faire sauter une usine et de provoquer le déraillement d'un train de troupes ; tel autre encore avait servi de « boîte à lettres » pour une vingtaine d'agents secondaires éparpillés sur toute l'étendue du territoire, et dont la mission était de « contrôler » aussi discrètement que possible le rendement des camps d'instruction et les « sorties » de soldats formés, prêts à aller grossir, outre-mer, les effectifs de la *British Expeditionary Force*.

Quelques-uns échappèrent au plomb, soit par suite de l'insuffisance des preuves, qui leur valait de bénéficier du « doute raisonnable », soit à la faveur de certaines autres circonstances...

On m'a cité le cas de cet espion allemand qui, arrêté discrètement et incarcéré à la Tour, au secret, fut remplacé à son poste, pendant trois mois, par une équipe d'agents secrets britanniques, dont les « informations » fournies en toute connaissance de cause par le *War Office* coûtèrent cher à l'ennemi.

Cet Allemand sauva sa tête, et termina la guerre à la Tour, d'où deux détectives vinrent l'extraire un matin pour, dirent-ils, le conduire à Southampton, et, une fois arrivés dans ce port, lui faire gravir la passerelle d'un bateau à destination de Hambourg.

Le libéré reçut avec affabilité ses « libérateurs » et prit congé de ses gardiens en les remerciant de la courtoisie dont ils avaient fait preuve à son égard :

— De cette fameuse Tour de Londres, où j'ai habité si longtemps, je ne connais qu'une infime partie, sourit-il. Ne pourrait-on, avant de m'ouvrir la grande porte, m'en faire visiter la partie historique ?

LE BILLOT ET LA HACHE

Sur-le-champ, cet humble désir fut satisfait. Le libéré, sous la direction d'un guide, alla de salle en salle, admirant l'armure du roi Charles 1^{er}, s'extasiant devant les glaives de royauté, de justice et de miséricorde, aux gardes et aux fourreaux d'or massif incrustés de pierreries, devant les masses des hérauts d'armes, posées sur leurs tables de velours ; considérant avec un intérêt mêlé d'étonnement la première mitrailleuse, dont peu de gens savent qu'elle date de 1630...

Devant le billot d'exécution — auquel la hache est désormais rivée — l'Allemand demeura songeur :

— Chez vous, articula-t-il lentement, ce vestige des temps anciens a sa place au musée, et c'est juste. Chez moi, hélas ! on exécute encore à la hache... Quel retard ! Aussitôt, il se reprit, le rouge aux pommettes :

— Non, cela ne va plus être. Je lis les journaux... J'ai reçu des lettres... Je me rends compte des changements qui bouleversent mon pays... Je suis certain que l'Allemagne d'après guerre relèguera, elle aussi, avec bien d'autres choses, la hache et le billot au magasin des accessoires !

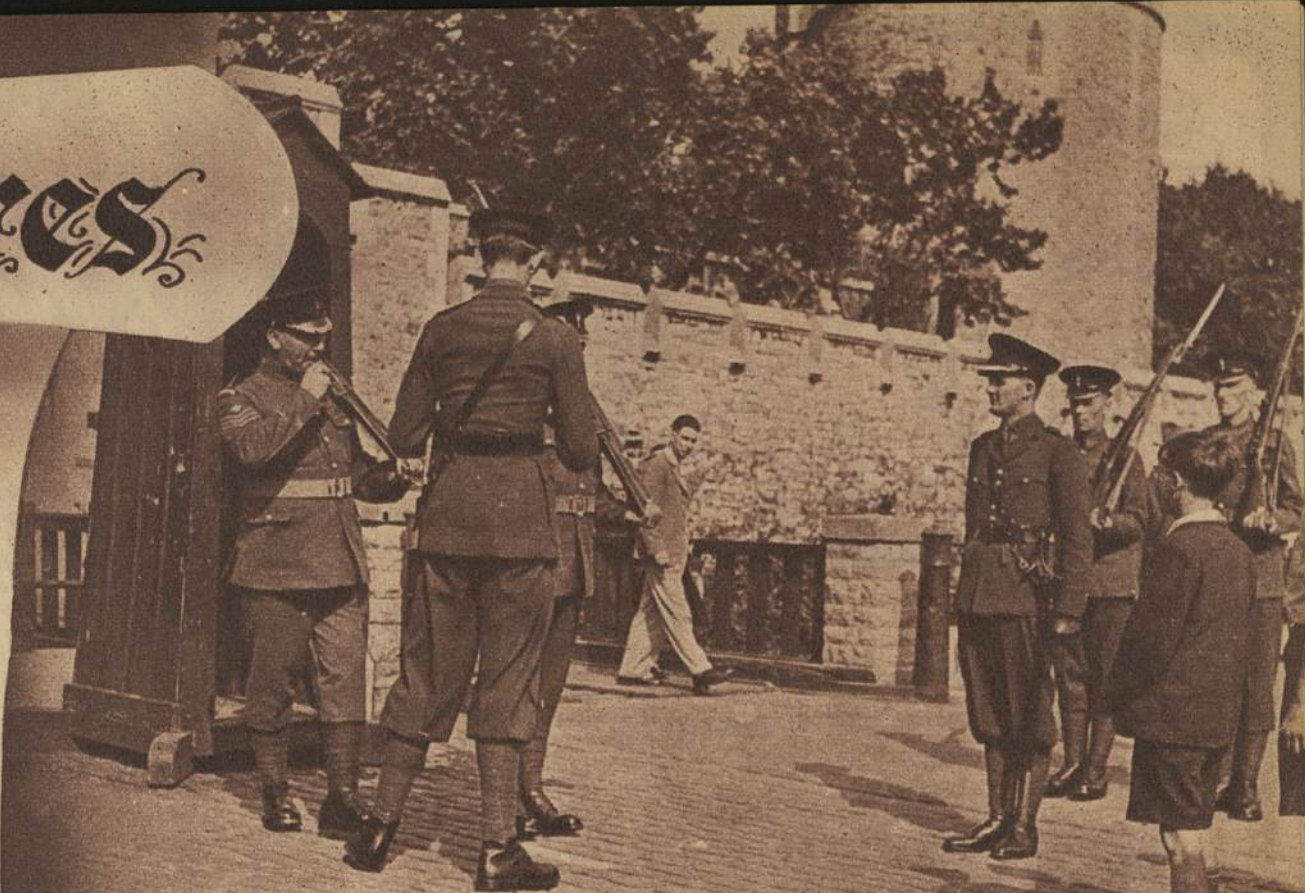
L'Anglais qui me narrait cette anecdote haussa les épaules :

— Cet homme était sans doute sincère, mais il ne pouvait pas prévoir...

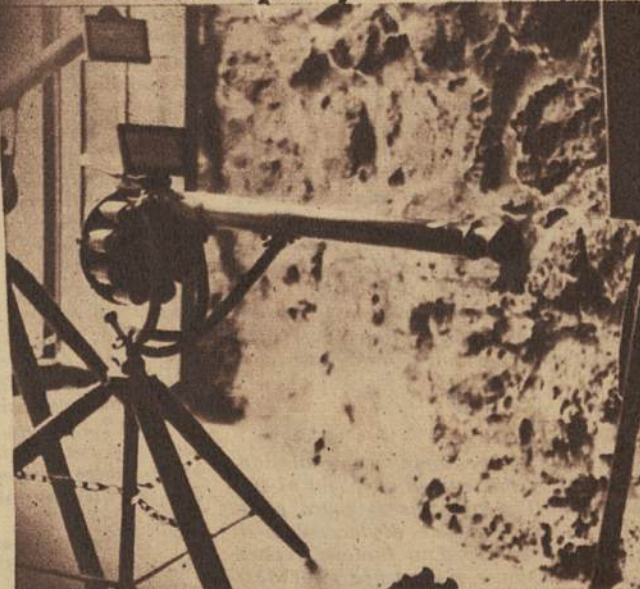
« Cela se passait en 1919 — c'est-à-dire hier. Hitler n'était qu'un nom parmi des millions d'autres... »

J'ai quitté la Tour de Londres alors que la nuit commençait à tomber, et que la brume, montant de la Tamise proche, estompait déjà les hautes murailles de la vieille forteresse.

Dans les fossés dont certains terrains sont convertis,



La relève de la garde devant la porte donnant sur le quai. Jour et nuit, les abords de la Tour de Londres sont gardés par des détachements appartenant à des régiments qui varient tous les jours. Les soldats que l'on voit ici appartiennent à la Garde galloise.



Ci-dessus, à gauche, la première mitrailleuse, inventée en 1630, et, à droite, le billot et la hache, moyen d'exécution démodé qui est remplacé, à la Tour, par le peloton d'exécution dont la salve déchire l'air glacé de l'aube.

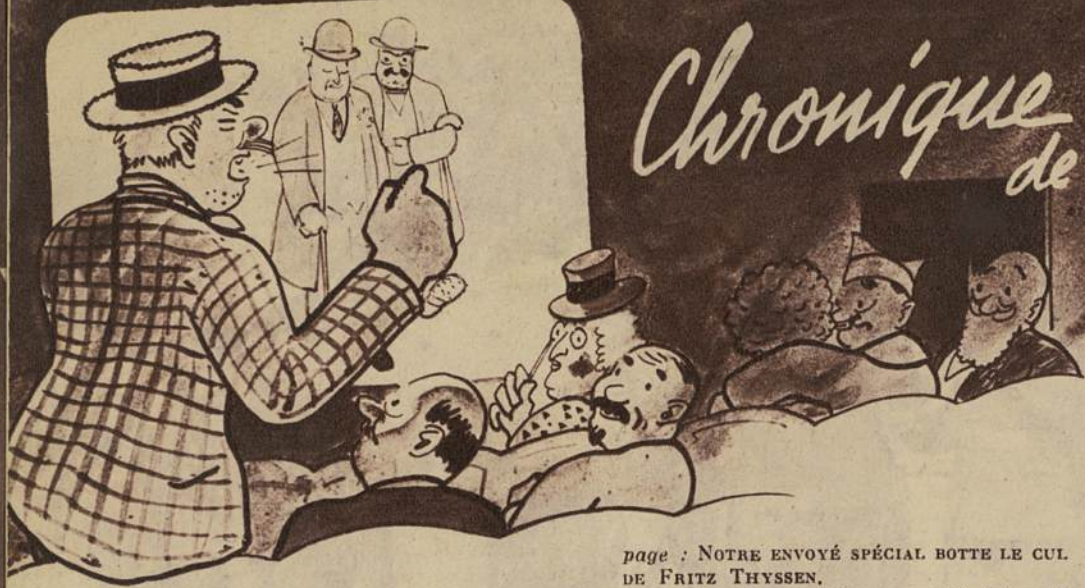
081.814.

pour la durée de la guerre, en jardins potagers, — pas un mètre carré de terre inculte ! a dit le gouvernement — des gardiens en pantalon de grosse toile et sabots maniaient encore la binette.

Jusqu'au lendemain, le Pont de la Tour était fermé. Sur la Tamise, les sirènes des bateaux s'étaient tuées.

Le silence n'était plus troublé que par le pas cadencé des sentinelles, qui, baïonnette au canon, montent autour du gigantesque édifice une garde vigilante.

Harry GREY.



Chronique de l'œil de bouif

Où l'envoyé spécial du « Petit Limonadier illustré » perd une dent...

Le Bouif me confia, avec un accent de rancune : — C'est encore le bistro de la rue Bridaine qui m'a valu cet affront, sans causer des contusions multiples que je ne peux pas vous montrer toutes sans offenser la pudeur... Le bistro m'a dit : « Tu n'es bon à rien. Depuis que je t'ai nommé envoyé spécial aux armées pour le Petit Limonadier illustré, tu n'as été nulle part et tu ne m'as rapporté aucun reportage sensationnel. Tu n'as pas été en Pologne, ni en Finlande ; on ne t'a jamais vu dans le Skagerrack ni dans le Cattégat... C'était bien la peine que je te paye un bel uniforme de général ou assimilé, et que je t'ouvre un crédit modéré pour les boissons épicurées. » J'y ai répondu : « Parlons-en, des boissons épicurées ! Trois jours par semaine tu me demandes ironiquement ce qui me ferait plaisir, d'un quart de Vichy ou d'un sirop de grenadine !... » — Soyez juste, Bicard ! Ce n'est pas la faute de votre débitant si le gouvernement a décrété les trois jours sans alcool ; il en est la première victime. — C'est pourquoi que je me suis senti disposé à faire la paix avec le bistro quand il m'a offert une occasion de me rabâcher. Il m'a dit ironiquement : « Tu connais la place de la Concorde ? » J'ai répondu sur le même ton : « Attends un peu... Ce serait pas là qu'il se trouverait cette obélisque que M. de Jussieu a ramenée d'Egypte dans son chapeau quand elle était encore toute petite ? » Il a fait : « Oui ; et sur la place de la Concorde, il y a aussi cet Hôtel Grillon où c'est que se trouve ce M. Fritz Thyssen qu'est le plus grand ami de la France et dont c'est que tous les journaux publient la photographie et la biographie détaillée. Pourquoi que le représentant du Petit Limonadier illustré n'irait pas également demander à ce magnat de la grande industrie pourquoi qu'il aime la France tant que ça ? » — Mais, Bicard, il y a déjà quinze jours que M. Fritz Thyssen est reparti de Paris pour une magnifique propriété qu'il a à Locarno. — Oui, mais je ne le savais pas, et le bistro non plus... J'ai donc été guetter le Fritz à la sortie de son palace, et pour être sûr de le reconnaître, j'avais été le repérer préalablement sur l'écran du cinéma où, comme l'explique le speaker, il fait à chaque représentation sa promenade quotidienne avec sa tête de faux témoin... — Bien entendu, Bicard... Comment voulez-vous qu'il aille se promener sans sa tête sur les épaules ? — Ce que je veux vous faire remarquer, c'est qu'il fait sa promenade « incognito » comme dit encore le speaker, sans qu'aucun spectateur de cinéma aye jamais l'idée de siffler. Mais moi, j'avais étudié la biographie du vieux copain d'Adolf, et je m'étais rendu compte que si ce Fritz ne s'était pas mêlé de l'Histoire contemporaine, Adolf serait encore en train de repeindre des devantures... Je l'ai reconnu tout de suite quand il est sorti de l'Hôtel Grillon et je l'ai suivi une minute avant de me décider à l'aborder d'une manière familière et joviale qui me fournirait un titre magnifique pour mon reportage du Petit Limonadier illustré. — Quel titre ? — Ces grosses lettres et en première

page : NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL BOTTE LE CUL DE FRITZ THYSSEN. — Vous l'avez fait en réalité, Bicard ? — Et comment ! J'y ai balancé dans le train un coup de pied prodigieux, et pour qu'il ne prenne pas ça trop mal, j'ai préparé un large sourire au cas qu'il se retournerait. Il s'est retourné, en effet, avec un air surpris et un peu offensé. C'est alors que j'ai entamé mon interview. J'ai dit au type : « Pourquoi que tu n'es pas dans un camp de concentration, vieille fripouille ? Les lecteurs de mon organe seraient pas fâchés de savoir ça. » Il m'a répondu dans une langue étrangère que je ne connaissais pas, et au repérage par le son, j'ai seulement compris qu'il n'était pas très satisfait de mon accueil. Alors j'ai fait : « T'as pas honte de venir causer boche ici, en plein Paris de guerre ! Garde ça pour quand tu enverras des cartes postales en couleur à ton copain Adolf !... » C'est comme ça que j'ai perdu une dent. J'étais tombé sur un boxeur américain en chômage et je l'avais pris pour M. Fritz Thyssen... Ce n'est pas en boche qu'il me causait ; c'était en anglais, mais j'ai compris seulement quand il m'a envoyé son gros poing dans la physiologie... Dites encore que les envoyés de la presse aux armées ne courent aucun risque quand ils sont en service commandé !...

Le Bouif poursuit : — En rendant le compte de ma mission à mon bistro-rédacteur en chef, j'y ai insinué que s'il n'était pas si radin pour ce qui est des frais de déplacement, il pourrait me charger d'un fameux reportage dont personne n'a encore eu l'idée. — Quoi donc, Bicard ? — Oh ! pas dans le Skagerrak ni dans le Cattégat, bien sûr. Il y a trop de monde par là-bas et les nouvelles du secteur sont diffusées sans délai par les speakers imminents qui occupent de hautes situations dans les sphères officielles. Mais personne ne cause jamais de ce qui se passe dans la Méditerranée. — Il ne s'y passe encore rien. — Que vous dites ! Je suis sur la piste d'un phénomène mystérieux qui intrigue les touristes et savants du monde entier, et dont je suis le seul à avoir trouvé l'explication. — Dites, Bicard. — Tous ceux qui ont été ou qui s'imaginent avoir été sur la Côte d'Azur vous diront qu'avant la guerre, les flots de la Méditerranée étaient d'un bleu superbe et poétique, que vous auriez eu envie d'en boire, à condition que vous aimiez l'eau, si l'expérience ne vous avait pas appris qu'elle est outrageusement salée. Vous pouvez encore constater ce bleu inaltérable d'après les affiches de tourisme et de propagande qui restent collées dans les gares. — Et alors ? — Alors, depuis la guerre, la Méditerranée est devenue d'un gris verdâtre et sale, ce qui a dégoûté la rascasse. La rascasse a fui les eaux de la Méditerranée pour s'en aller on ne sait pas où. Ainsi, l'industrie nationale de la bouillabaisse

baisse qui fait la prospérité de Marseille, est dans un grave péril. — Vous dites que vous avez trouvé l'explication de ce phénomène ? — Pas tout à fait, mais un de mes amis qui est potard en banlieue, m'a expliqué que si la Méditerranée était si bleue en temps de paix, c'est parce que les syndicats d'initiative à la Côte d'Azur activent à sa coloration poétique, qui fait partie essentielle du décor. — Quels syndicats d'initiative ? — A Nice, à Cannes et surtout à Monte-Carlo où ils ont du fric à dépenser. — Mais qu'est-ce que les syndicats d'initiative peuvent faire pour maintenir la nuance de la Méditerranée ? — Chaque matin, en temps de paix, vous voyez des barques légères se promener dans les eaux territoriales de la Côte d'Azur, avec l'air de promeneurs inoffensifs. En réalité, ils vidaient dans la flotte le contenu de tonneaux de bleu de Prusse qui donnait à cette mer cette teinte unique, universellement appréciée par les amateurs des cinq à six parties du monde. Ce bleu de Prusse venait d'Allemagne. Il était fourni par la Badische Aniline. Mais à présent, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer, la route du bleu de Prusse est barrée, la Méditerranée est grise et la rascasse à foutu le camp. — Eh ! Bicard, nous attendrons la victoire pour manger de la bouillabaisse. — Précisément, mon ami le potard a trouvé un moyen de remédier immédiatement à cette situation intolérable. Il a dans ses réserves des centaines de bocaux pleins de pilules de bleu de mythilène. Vous connaissez ? — Ah ! J'y suis. Il suffit d'avaler une seule de ces pilules pour être pendant vingt-quatre heures une source, si j'ose dire, de bleu profond artistique et inaltérable. — Alors, mon ami le potard a pensé que les syndicats d'initiative, en payant le voyage à quelques centaines de chômeurs qui s'engageraient à avaler chaque jour une pilule et à s'aligner, à un moment donné, en bordure de la mer, rendraient à la Méditerranée sa couleur traditionnelle et autochtone. — G. de la FOUCHARDIERE.

AVANT DE VOUS RASER, faites un massage avec : STARION

et le feu du rasoir n'existe plus, la barbe la plus difficile se laisse raser sans difficulté.

C'est une formule magistrale du Dr Arion, de la Faculté de Médecine de Paris. C'est une garantie... Le tube, 6 francs, triple tube, 10 francs partout.

A défaut : D'ARION 33, Fg Montmartre PARIS

Echantillon contre 2 francs

Abonné MT. — Pour la vérification de vos obligations Crédit National, Ville de Paris, Chemins de Fer, etc., adressez-vous de notre part au Journal des Tirages Financiers, Bureau HL, 6, Fbg Montmartre, Paris-IX*, qui assure soigneusement la vérification de tous titres français et étrangers depuis le début des tirages (0 fr. 25 par titre plus 1 fr. d'affranchissement).

LA BEAUTE pour tous. Pratique de culture physique et morale d'une importance capitale dans l'établissement du bonheur pendant toute sa vie. Santé, beauté, rajeunissement assuré. Prix : 10 fr. Librairie psychique et vie pratique. Catalogue franco. Demandez le fameux parfum TROUBLANT, à 16 et 44 francs franco. L'INITIATEUR, à VIESLY (NORD)

Jeunesse Sexuelle

Peut-on conserver la jeunesse sexuelle jusqu'à la fin de ses jours ? Peut-on la recouvrer lorsqu'on l'a perdue ? La jeunesse sexuelle prolongée a-t-elle une influence sur la santé générale, sur toute l'activité intellectuelle, morale, physique de l'individu ? On verra dans la notice ormorphyse l'énorme importance qu'il faut attacher aux fonctions secondaires des glandes sexuelles, on y trouvera un résumé des méthodes de traitement qui permettent à l'homme épuisé sexuellement de retrouver goût à la vie, au vieillard précocement rajeunir véritablement et durablement par l'absorption d'Hormones animales. L'Ormorphyse est le traitement de choix des déficiences glandulaires, car elle contient des extraits glandulaires totaux, prélevés sur des animaux jeunes. Sous forme de dragées, elle s'absorbe facilement et est à la portée de tous. Le laboratoire ORMOPHYSE, 43, rue d'Alsace-Lorraine, Malakoff (Seine), envoie discrètement et gratuitement sur simple demande quelques dragées à titre d'échantillon (1 fr. en timbres pour frais). Toutes pharmacies, la boîte : 35 fr.

BON DE RÉDUCTION DE 400 F

Sur ces 2 superhétérodynes équipés avec les bobinages conformes au plan du Caire

6 lampes réelles dont œil magique

5 lampes réelles

Lampes type américain du dernier modèle en vente partout

ultra léger

Encombrement 40x22x26 PRIX AFFICHÉ ET CATALOGUE... 1345. » RÉDUCTION AVEC CE BON... 400. » Prix net... 945. »

Encombrement 13x23x20 PRIX AFFICHÉ ET CATALOGUE... 1195. » RÉDUCTION AVEC CE BON... 400. » Prix net... 795. »

SÉLECTIVITÉ POUSSÉE

CAPTE PLUS DE 100 STATIONS

Ces appareils ont les ondes courtes et les qualités des grands postes, parce qu'ils en ont les caractéristiques.

EMBALLAGE GRATUIT

en commandant votre appareil, indiquez-nous un numéro de 0 à 9. Si correspond au numéro remboursable à venir 110 frs. du tirage de l'expédition, VOTRE ARGENT vous sera REMBOURSÉ moins 100 fr. qui seront versés en parts égales au Secours National, au Centre d'Accueil pour les permissionnaires français habitant la Belgique, et à l'Union des Artistes. Notre sacrifice n'est pas compensé par une augmentation de prix, car ils n'ont pas été majorés.

LE POSTE que vous choisissez, peut être à vous pour 100

Reprise des anciens appareils

Expédition en province, en confiance, port dû, contre remboursement de 945 frs pour le 6 lampes, de 795 frs pour le 5 lampes, avec valise 830 frs. Et comme toujours, notre 7 lampes, œil magique, précédemment annoncé (52x27x26) contre remboursement de 1295 frs, au lieu de 1795 frs. Retour accepté dans les 10 jours, sans discussion, si l'appareil motivait la moindre déception.

GARANTIE 1 AN

PARFAITE QUALITÉ MUSICALE

Pour Paris, convoquez-nous, sans engagement

ET D.S. 50, rue Rochechouart - PARIS (9*) — Tél.: TRUd. 86-07 (près gare du Nord et métro Barbès) - Ouvert le Dimanche Médaille d'or et croix d'or - Membres de la ligue d'assainissement commercial.



LA DOULEUR

DEPUIS trois semaines M. Philibert, propriétaire d'une des plus importantes maisons d'illusions de Bordeaux, ne quittait plus son établissement. Le travail donnait à pleins bras, si l'on peut s'exprimer ainsi pour un commerce de ce genre, réprouvé par la morale, mais qu'il a été jugé indispensable de tolérer. Certes les pensionnaires de M. Philibert ne manifestaient aucune mauvaise humeur et cependant une atmosphère de complot régnait parmi ces dames, pendant les heures creuses de la journée.

— C'est incompréhensible, déclarait Philibert à ses confrères, venus prendre de ses nouvelles, et intrigués par cette séquestration imprévue. Je les nourris mieux qu'au Chapon Fin ! Mordez un peu leurs « billes ». Elles pètent le sang. Jamais elles n'ont gagné autant d'argent. Ah ! on voit bien que leurs hommes sont dans un camp de concentration !

Il ajoutait, avec un sourire en coin : — Il y a de rudes règlements de comptes qui se préparent pour la sortie...

L'affaire était grave ; cette petite conspiration menaçait de donner le mauvais exemple aux pensionnaires des autres maisons. Ces messieurs, conscients du danger, se réunirent immédiatement dans les appartements privés de M. Philibert pour examiner la question. M. Philibert reçut des conseils.

— Tu devrais leur retenir la « part de l'homme », ne serait-ce que pour les empêcher de faire des bêtises. Elles ont trop d'argent à leur disposition. De plus, outre que cette façon d'agir te rendrait la tranquillité, tu passerais dans le « milieu » pour le « Roi des réguliers ». Naturellement il est indispensable que tu obtiennes le consentement de tes pensionnaires, sinon elles seraient capables « d'aller au pétard » et la police leur donnerait raison.

Et la séance fut levée sur cette décision, dont on attendait les meilleurs effets. Le jour même, après le déjeuner, M. Philibert rassembla son personnel ; mais à peine avait-il, d'une voix un peu timide, émis sa proposition que cinq de ses pensionnaires, comme si elles n'attendaient que ce signal, annoncèrent qu'elles allaient s'habiller ; ce qui, dans cette profession, a la même signification que de rendre son tablier pour une cuisinière.

M. Philibert voulut discuter, menaçant d'écrire à Caylus, où quelques seigneurs et maîtres de ces dames, parqués dans un camp, sans doute pour la protection de la race, attendent la fin des hostilités pour reprendre leurs nonchalantes occupations. Rien n'y fit ; les cinq femmes ne répondaient pas et Philibert dut assister, impuissant, à leur départ.

— Ah ! si nous étions vingt années en arrière, ces faits ne se produiraient pas ! La police serait intervenue, maintenant c'est la pagaye... Et dire que c'est les cinq plus grasses qui sont parties ! ajoutait-il, soucieux ; celles qui plaisaient le plus à la clientèle...

Les placeurs, aussitôt alertés, s'occupaient du remplacement des unités défilantes.

— Comprenez bien, disait Philibert ; elles seront remplacées dans quelques heures ; mais c'est pour le principe. Elles donnent le mauvais exemple. Nous sommes en guerre ; il faut qu'elles soient dirigées...

Pendant ces lamentations, ces dames roulaient vers Paris, but de leur fugue.

Il était près de minuit lorsque la « troublante escouade », discrètement maquillée, fit son entrée dans un établissement mondain de Montmartre, alors que le personnel présentait les dernières additions aux clients. Les musiciens avaient déjà quitté l'orchestre et rangeaient rapidement leurs partitions.

Leur arrivée ne pouvait passer inaperçue, et c'est avec assurance que Carmen, qui paraissait avoir pris le commandement de la petite troupe, désigna une table.

— Asseyons-nous là.

— Quel est cet arrivage ? fit discrètement le patron au maître d'hôtel. On dirait des « amazones ». Veuillez leur dire que, conformément aux ordres de police, nous ne pouvons servir.

L'imposant maître d'hôtel s'avança très digne et en s'inclinant légèrement annonça :

— Mesdames... nous regrettons, mais le règlement... il est...

— Oui, vieux frère ! compris ! C'est comme à Bordeaux ; on connaît la musique. Ferme le rideau et apporte-nous deux bouteilles de champagne avec du poulet froid. Ne t'inquiète pas, nous avons du péze...

— Mais impossible, mesdames, nous sommes une maison sérieuse...

— Ah ça, tu crois peut-être que nous sommes montées de Bordeaux ici pour des bigorneaux ! Si dans deux minutes le « Champ » n'est pas sur la table, il y

des Emancipées

trisées par la vue du sang, avaient également quitté leurs chaussures et frappaient en tous sens, atteignant personnel et matériel. La bagarre était générale, les vitres volèrent en éclats.

Ce fut la charge des talons Louis XV, dont on se souviendra à Montmartre.

Entendant du bruit, « Frédo le Branque » — momentanément oublié par les rafles, — qui rejoignait la place Pigalle à la rencontre intéressée de sa « régulière », crut devoir passer la tête à l'intérieur de l'établissement, et, apercevant des femmes en pleine bagarre, pensa

ment il ne contient plus que cinquante francs.

En effet, Léa, après sa fuite — nécessairement ralentie par la perte d'une chaussure sur les lieux de la bagarre — n'avait pas tardé à être rejointe par Frédo, lequel, mieux au courant de la vie nocturne à Montmartre, avait vite trouvé le refuge où, discrètement, on pouvait s'abreuver et rétablir ses forces ; et c'est à la sortie de cet abri clandestin, et délestée de quelques billets, qu'elle avait été appréhendée, pour rejoindre ses compagnes au poste de police.

— Au moins celle-là, fit Carmen, lorsqu'elle fut mise au courant des faits, a trouvé à boire après minuit !



A Bordeaux, M. Philibert apprit l'épilogue de la fugue de ses pensionnaires.

— Quand je vous le disais ! Les patrons devraient avoir des droits sur elles, comme avant. Ce ne sont pas des mauvaises filles, mais elles ont besoin d'être attentivement surveillées. Cette guerre a tout bouleversé ! Il faut vivement faire une collecte dans les maisons, pour leur payer un bon avocat ; je verrais assez dans cette affaire maître X...

— Mais tu sais bien qu'il est rayé du barreau ! fit timidement Mme Philibert.

— Tiens ? c'est curieux... Il figure toujours sur notre bulletin amical. Après tout, il serait peut-être préférable que tu montes à Paris rendre visite au patron de la boîte de nuit, qui me paraît un peu rigide sur les règlements. Offre-lui de payer la casse et de retirer sa plainte. On ne pourra pas dire dans le milieu que nous n'avons pas été charitables.

C'est dans ces conditions que l'envoyée de M. Philibert se présentait dernièrement au propriétaire de l'établissement de Montmartre.

— Les petites ont fait une fugue. Elles ont peut-être été un peu vives, mais il vaut mieux arranger les choses. Vous allez retirer votre plainte ; quant aux glaces brisées, je m'y connais. Nous en avons de temps à autre quelques-unes chez nous. Voyons, fit-elle en examinant les dégâts, mettons trois mille ? ça va ?

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda, curieux, le patron.

— Peu vous importe ! puisque vous recevrez l'argent.

A la prison de la Roquette, Carmen et ses compagnes attendent toujours qu'on apporte le « Champ » ou tout au moins que la cantine en soit approvisionnée.

René-J. PIGUET

aura de la casse !

Les derniers clients avaient prudemment quitté la salle. Le maître d'hôtel venait rendre compte au patron du caractère particulier de l'escouade. Toujours assises à leur table, les cinq « évadées du brick » attendaient, prêtes à l'attaque.

— Ils vont aller chercher les flics, fit la jeune Léa, qui commençait à regretter l'excursion.

— Cela ne change rien à rien, déclara Carmen. Sommes-nous en bordée ou non ? Il faut aller jusqu'au bout ! Et j'ai une soif...

Mais l'imposant maître d'hôtel s'avancait à nouveau et se disposait à retirer la table pour « inviter fermement » les indésirables clientes à quitter l'établissement. C'en était trop. D'un geste rapide, Carmen avait retiré sa chaussure et, s'en servant comme d'une arme, en frappait le maître d'hôtel au visage, lui fendant la lèvre supérieure.

— Nom de Dieu, je suis touché, cria l'homme.

Il était même bien touché. Le sang se répandait sur le plastron de sa chemise. Le patron se précipita au secours de son employé et reçut également un coup de talon, car les compagnes de Carmen, élec-

tirer profit d'une protection bien dirigée.

— Ben quoi, les mômes, fit-il en se redressant de toute sa taille. On se « bigorne » maintenant ? On fait du scandale ?

Un coup de talon Louis XV rudement appliqué devait interrompre son discours pendant que Carmen lui criait :

— C'est pas des conseils qu'il nous faut, c'est du « Champ ».

Mais les agents, alertés, arrivaient. Frédo le Branque, encore mal remis de son intervention, préférait disparaître, ses explications antérieures avec la police ne lui ayant jamais réussi, et la lutte allait s'achever faute de combattants, la vue de l'uniforme ayant rappelé les Bordelaises à la réalité. Carmen et deux compagnes étaient aussitôt arrêtées. Deux autres avaient disparu.

— On m'a volé mon sac à main contenant deux mille francs dans cet établissement, déclara Carmen le lendemain matin devant le commissaire, et c'est le seul motif de la bagarre.

— Alors, vous allez être satisfaite, répondit aimablement celui-ci, car nous l'avons retrouvé entre les mains de Léa qui était parvenue à s'enfuir la veille au moment de l'arrivée des agents. Seule-



LA JUSTICE HOMMES



COMPTES RENDUS
D'AUDIENCES

par

**SIMONE
FRANCE**

55.152

Du danger des bons et beaux livres

**MICHEL
GUÉDÈNE**

soldat de 2^e classe, servait d'aide-cuisinier dans un mess d'officiers installé en un château de Picardie. Il épluchait les légumes et dressait la table. Cela lui laissait quelques loisirs qu'il mettait à profit pour s'instruire, car la bibliothèque du château était restée en place et Guédène la fréquentait. A peu près comme son illustre devancier, Ragueneau, Guédène eût pu déclamer :

« Lise aimait les guerriers, moi j'aime les poètes... »

Il passait, en effet, plus de temps dans le commerce des écrivains en rayons qu'à confectionner des plats à ses maîtres du moment, MM. les officiers du... (chut !)

A cela, personne n'eût vu de mal. De nos jours, un soldat qui lit, qui s'instruit, qui parle convenablement, qui se rase et se lave, qui n'est pas toujours ivre et qui ne cherche pas avec obstination, ainsi que faisaient Croqueballe et La Guillaumette, la rue des gros numéros, ne passe pas nécessairement pour un mauvais esprit, pour un piètre troupière. (Je crois avoir déjà dit que Courteline, s'il vivait encore, devrait ajouter quelques chapitres à son œuvre immortelle ; sinon, c'est un oubli que je répare.)

Guédène lisait plus qu'il ne cuisinait. Ainsi nourrissait-il bien son esprit d'aliments légers fournis par les abbés galants du XVIII^e siècle, d'aliments plus graves, dispensés par les philosophes et de mets nettement indigestes servis par les physiocrates. Car, l'ai-je dit, cette bibliothèque était riche surtout d'œuvres du XVIII^e ; ce devait être l'héritage de quelque seigneur libéral ou de quelque financier honnête (honnête s'entendant ici dans son sens de jadis, c'est-à-dire ayant des usages, sachant bien vivre, étant bienséant ; l'autre acception de cette épithète accolée au substantif financier ne se peut concevoir).

Le malheur fut que la bibliothèque était abondamment pourvue d'in-folio, d'in-quarto et d'in-octavo. « Jamais, pensa Guédène, je n'aurai le temps de lire tout cela, en dépit de la mansuétude du chef cuisinier et de mes officiers. Et pourtant, c'est rudement bien ce qu'il y a dans ces livres. »

Comment concilier son désir de connaître avec cette sânée fuite des heures ; d'un côté, les beaux livres reliés en peau et de l'autre, l'inxorable sablier du temps !...

Guédène trouva la solution ; certes, il ne la trouva pas dans les livres qu'il lisait car les écrivains, de quelque siècle qu'ils soient, n'ont pas de ces enseignements. Un à un ou, parfois, plusieurs à la fois, il déménagea partiellement la bibliothèque. Il donnait les livres précieux à sa femme. Peut-être voulait-il faire œuvre pie et qu'elle s'instruisît aussi. Après un certain temps, il y eut des trous tellement visibles dans les rayons que les officiers s'alarmèrent. Ils firent une enquête qui amena l'arrestation de Guédène. Le premier tribunal militaire le juge aujourd'hui. On n'a que de bons renseignements sur Guédène ; les livres ont été retrouvés chez sa femme. Aussi le commissaire du gouvernement consent-il à ce qu'on accorde le sursis à Guédène, mais il s'indigne contre cette habitude de certains soldats de se croire en pays conquis là où ils cantonnent. Il n'admet pas que l'amour des livres aille jusqu'à les séquestrer, pas plus que l'amour des lits ne doit aller jusqu'à les brûler ; que l'amour des femmes ne doit aller jusqu'à les violer.

Et Guédène récolte trois ans de prison avec sursis, peine qu'il accepte philosophiquement. Dame ! il faut bien que le commerce de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de Marmontel, d'Helvétius serve à quelque chose...

Un assaut bien mené

**MARCELLE,
UNE GRANDE**

filie brune, connue des services administratifs et médicaux de la préfecture de police comme une entêtée impénitente, était jugée la semaine dernière par la 3^e Chambre correctionnelle, non pour le délit particulier dans lequel elle a acquis une réputation d'habileté, mais pour des violences.

La grande Marcelle était accusée d'avoir rossé, dans des circonstances très spéciales, un chasseur de chars d'assaut, qui l'avait rencontrée, au cours d'une permission.

En fait d'assaut, c'était elle, plutôt, qui l'avait mené et sans grande difficulté.

Professionnelle de l'abordage, dans les parages du Sébasto, elle avait conduit sa prise vers le théâtre habituel de ses opérations, nous voulons dire un hôtel borgne près des Halles.

Dans la chambre, Robert — le permissionnaire — eut la surprise de voir entrer, quelques instants plus tard, une jeune femme, amie de Marcelle, aussi blonde que l'autre était brune. Elle s'appelait Renée.

Des goûts et des couleurs, on ne discute pas, mais Robert aimait le blond et le brun. Tout irait donc pour le mieux, d'autant que Marcelle et Renée promirent au valeureux chasseur des réjouissances illimitées ou presque.

Mais d'une méfiance injurieuse pour ce brave garçon, elles exigèrent un paiement comptant ; il s'acquitta en versant quarante francs.

La cérémonie commença. Pas comme l'avait souhaité le permissionnaire.

Les deux amies mimèrent entre elles des jeux auxquels il ne participait point. Cela eût satisfait, peut-être, un vieillard libidineux, en quête de « distractions » spéciales, mais pas le garçon sain et vigoureux, qui avait eu le malheur d'être racolé par Marcelle.

Il entendit mettre fin à des ébats qu'il trouvait surtout ridicules et donner à ses quarante francs une utilisation rationnelle.

Sa protestation fut vaine. Les deux femmes l'ayant escroqué, s'éclipsèrent ; mais avant de filer, elles se précipitèrent sur lui et par un effet de surprise saisissant, elles lui portèrent au visage des coups, dont il conserva, pendant trois semaines, les traces violacées.

Escroqué et frappé, il se plaignit à un agent de police. Les deux femmes furent facilement identifiées. Mais on ne retrouva que Marcelle, Renée se cachait quelque part... en France.

Le tribunal, que présidait M. Rey, a voulu marquer par une décision extrêmement sévère, qu'il entendait faire protéger et respecter l'uniforme : Marcelle et sa défailante complice ont été condamnées à trois ans de prison ferme.

Cave canem

**SEMBLABLE
SUR CE POINT**

à beaucoup d'autres époux, M. Léon Tupunac fut un époux parfait au début de son mariage.

Puis les mois, les années passèrent sans affermir ses sentiments amoureux, mais plutôt en les dispersant. Je vous en demande humblement pardon, mes chères lectrices, mais ce sont là des choses qui arrivent. Je ne suis pas chargée de commenter une image d'Épinal ou quelque fadaise de la bibliothèque rose ; je dois rendre compte des audiences de la 4^e chambre correctionnelle, séant à Paris en son Palais de Justice.

D'un commerce jadis agréable, voire amoureux, Léon Tupunac, comme le mauvais vin, tourna à l'aigre. Il rentrait tard et souvent entrain en colère à propos de peu de chose, d'un de ces mille incidents quotidiens qui sont le lot ordinaire d'un ménage et que la vie de civilisé permet qu'on accepte parce que la vie de civilisé brise les vraies passions humaines et se charge de les mettre au pas (à droite par deux ; demi-tour ; en avant ; marche ; halte ; demi-tour : à gauche, à droite, couchez-vous, debout, couchez-vous...)

Mme Tupunac se consola en aimant un chien. Elle eut mieux supporté les rigueurs maritales si elle eût été mère, mais ne l'est pas qui veut en principe, il faut un double consentement et une conformation idoine. Je n'ai pas prospecté l'âme du ménage Tupunac et ne suis pas gynécologue. Vous n'aurez donc de moi nulle lumière sur ce point d'histoire familiale.

Mais je puis vous dire, qu'elle aimait un chien et que M. Tupunac n'aimait pas ce chien ; qu'il le détestait en raison directe de l'affection que Mme Tupunac portait au toutou ; que lorsque Mme Tupunac donnait un bout de

viande au cabot, M. Tupunac lui donnait un coup de pied ; que, de ce train, les choses ne pouvaient indéfiniment durer.

Mme Tupunac se lassa la première. Elle fut le domicile conjugal pour se réfugier chez sa mère. Elle n'oublia pas le chien. M. Tupunac n'oublia pas l'injure. Il se rendit chez belle-maman avec la ferme intention de ramener sa femme à une plus juste compréhension des devoirs conjugaux. Malheureusement, il s'y prit mal. Il fut grossier, insolent, et comme ses arguments portaient à faux, il se montra brutal. Il s'empara de la laisse du chien et se mit en devoir de caresser les côtes de sa femme avec la lanière de cuir. Ces mœurs n'ont plus cours en nos temps policés. Une femme, même aimant les chiens, ne peut s'identifier à une chienne. Mme Tupunac hurla, sa sœur s'interposant, reçut quelques coups supplémentaires et très gratuitement distribués : belle-maman s'échappa de l'ergastule et courut de toute la vitesse de ses vieilles jambes vers un agent de police qui mit fin aux brutalités de M. Tupunac en l'empoignant au collet.

Devant la 4^e chambre correctionnelle, le dompteur est dompté. Il est doux comme un agneau, humble et servile comme un toutou. Il regrette bien ce qu'il a fait ; il n'est pas près de recommencer ; il laissera désormais les laisses pour les chiens. Les juges ne le condamnent qu'à un mois de prison. Parbleu ! ce n'est pas eux qui eurent le dos zébré par la lanière...

Les empoisonneurs de Bordeaux

**UN HUMORISTE
DISAIT**

qu'il ne fallait jamais assassiner parce que cela conduisait à la dissimulation. L'empoisonnement amène presque toujours la récidive. C'est tellement simple ! Il n'y a pas de cadavre à dissimuler : le médecin d'état civil délivre facilement le permis d'inhumer dans la plupart des cas.

Aussi, les empoisonneurs — qui sont d'ailleurs le plus souvent des empoisonneuses — ne se gênent-ils pas.

C'est ainsi — sans remonter jusqu'à la Brinvilliers ou à Mme Lafarge — que la veuve Becker, de Liège, renouvela onze fois son crime !

A Bordeaux, Elisabeth Ducourneau s'est contentée de deux cadavres. Il est vrai qu'on l'arrêta presque aussitôt après son deuxième crime, et que deux seules personnes la gênaient : sa mère et son mari. On est ainsi fondé à croire qu'une belle carrière d'empoisonneuse a été brusquement stoppée. La police ne comprend rien aux vocations les plus marquées...

On n'avait jamais vu autant de monde dans la salle des assises de Bordeaux. Un crime d'empoisonnement soulève l'émotion publique plus qu'aucun autre.

Quand on sut, par les journaux, l'attitude hilarante de l'Arabe Abdous Amar, son cynisme quant à ses mœurs de souteneur, ce fut, dès la deuxième audience, une véritable ruée : le Palais de Justice était envahi. Le « bicot », excité par les rires, multipliait ses interventions. Cet illettré est d'ailleurs très intelligent et vous dégonflait un témoin en moins de deux, avec une extraordinaire apparence de logique. Une de ses réponses les plus comiques fut, lorsque le président lui parla des bagues qu'il exigea de sa maîtresse.

— Elles étaient en or ?

— Pas tout à fait... répondit-il.

La condamnation à mort de la femme ne surprit personne, mais vingt ans de travaux forcés, une peine égale pour les deux hommes, se justifie moins. Il n'est pas douteux que l'Arabe est plus coupable que son successeur Gilbert Camou. C'est Amar qui, par ses menaces, a obtenu d'Elisabeth qu'elle exécutât sa mère, tandis que Camou n'avait demandé à sa maîtresse que de divorcer, puisqu'il ignorait son art d'empoisonneuse. Et le poison, il semble bien qu'il fut fourni par Amar et qu'il servit pour les deux crimes. Camou n'a certes pas tenté de dissuader sa maîtresse et même il l'a aidé à faire disparaître le poison une fois le mari mort. Mais jamais il n'administra une seule dose de toxique, ou du moins rien ne permet de le supposer. Sa complicité ne fut que « morale » : c'est tout de même moins grave.

Le public qui assista au procès aurait voulu que le « bicot » fût, lui aussi, condamné à mort.

Des gens se sont demandé comment cette femme, d'apparence si douce, relativement riche et mère de deux beaux enfants, avait pu en arriver là. Elle fut la victime de son sexe. Le « bicot » lui avait révélé, peut-être par le seul avantage... anatomique de sa race, ce que le mari — sur ce point moins fortuné — n'avait jamais déclenché en elle. Elle devint une autre femme et l'on eut le sentiment qu'elle n'aima même plus ses enfants à partir de ce moment.

Le boulanger, la boulangère et le grand mitron

NOUS AVONS VÉCU

ces semaines dernières une atmosphère d'orage. « La guerre des nerfs ! » Combien juste était l'expression ! Quel potentiel était à ce moment, celui de beaucoup ! Témoignage cette bataille générale dont la boulangerie parisienne et viennoise de M. Perrin a été le théâtre à Pantin.

Un jour, le premier mitron, Ernest Bata, en tenue de travail, c'est-à-dire quasi-nu et beau comme un jeune dieu, « enfournait » donc croissants et brioches, lorsque, violente comme un typhon, surgit Mme Laure, son ancienne amie.

De son mieux, Bata tenait tête à l'orage, lorsque son patron parut à son tour et asséna au mitron un tel coup de nerf de bœuf sur l'occiput que l'homme en resta pantois.

Tels sont les faits.

— Pour comprendre cette petite affaire, précise le président, il faut en connaître les dessous. Depuis plusieurs années, M. Bata, victime de l'agression, est l'amant de Mme Laure. Congédié par son amie, M. Bata persiste à la relancer, à l'importuner de ses assiduités, d'où l'ire de Mme Laure.

Mme Laure (belle blonde aux charmes opulents). — M'sieur le président, j'ai un fils qui va sur ses quinze ans, alors vous vous rendez compte ! Ernest venait chez moi à toutes les heures, pour un « oui », pour un « non ».

Le PRÉSIDENT. — Vous avez dit « non » ! (Rires.)

Mme Laure. — J'ai dit : « Je ne suis plus ta femme. Fiche-moi la paix. » Mais il a fait celui qui ne comprend pas.

Le PRÉSIDENT. — Alors ?

Mme Laure. — Alors, je suis allée à son travail, lui dire ce que je pensais.

Le co-inculpé de Mme Laure est le patron boulanger, M. Perrin, qui manie avec une si vigoureuse maîtrise le nerf de bœuf.

Le PRÉSIDENT. — Vous avez quasi-assommé votre ouvrier Bata. Pourquoi ?

M. Perrin. — J'ai entendu des cris dans le fournil. Lorsque j'ai vu madame (galant), j'ai pensé devoir la défendre !

Mais, de la barre des témoins, l'ex-ouvrier mitron proteste : Le TÉMOIN BATA. — Non ! et non ! Mon patron m'en voulait, car il me soupçonnait de le tromper avec sa femme. Il s'est vengé.

Le PRÉSIDENT. — Il résulte de l'enquête que M. Perrin a toujours pensé que ses ouvriers successifs étaient les amants de sa femme. (Un temps.) Il avait sans doute de bonnes raisons.

M. Perrin (sombre). — Je divorce !

Le PRÉSIDENT. — Revenons au coup de nerf de bœuf ! Après avoir mis knock-out votre ouvrier, vous l'avez frictionné. Vous lui avez offert un verre de rhum... et une cigarette.

M. Perrin (la mine enfarinée). — Dame, j'avais frappé un peu fort. Manque d'habitude, mon président ! (Rires.)

Mme Laure (avec un regard miel et sucre vers les magistrats). — Il a fait cela pour moi, messieurs. Ernest me tenait à la gorge !

Mais, à ces mots, Ernest proteste avec vigueur. Si, en effet, il tenait au col son ex-amie, cette dernière, hurlant : « Tu ne te serviras plus de tes saletés ! » s'efforçait-elle de réaliser un vrai coup de jiu-jitsu. Il n'a donc fait que s'opposer à cette prise « à corps ».

Le public rit.

— Nous ne sommes pas au théâtre, dit le président, irrité. Silence ! ou je fais évacuer la salle !

C'est dans un silence religieux que le jugement tombe.

Mme Laure est relaxée. Par contre, le boulanger reste dans le pétrin. Le Tribunal lui inflige cent francs d'amende pour lui apprendre à mieux calmer ses nerfs... et son nerf de bœuf.

Le jambonneau d'autrui ne convoiteras...

AVANT DE REVENIR

dans la région parisienne en qualité d'affecté spécial, Marcel B..., incorporé, fut cantonné quelque part, en Moselle.

Sans doute avait-il des loisirs. En disposer pour le profit de l'esprit, pour accroître son bagage est essentiellement louable. Occuper ces mêmes loisirs, quand il se peut, aux jeux de l'amour n'est pas, en soi, condamnable quand sont respectées les lois civiles et celles de la morale. Mais il semble bien que Marcel B... n'avait de dispositions naturelles ni pour l'une ni pour l'autre de ces récréations. Sa nature le portait, non pas vers la chair, mais bien vers la bonne chère.

Précisément, dans une maison vidée de ses habitants évacués vers le Centre, une cave s'ouvrait, prometteuse, et dont la porte tenait si peu qu'une poussée suffisait à la faire s'entrebâiller. Le flair exercé de Marcel ne l'avait pas trompé. Oh ! Lucullus ne dînerait point chez Lucullus. Mais deux bouteilles d'allure vénérable et empoissées à souhait glissées dans les poches de la capote, un saucisson marbré de taches blanches qui en attestaient la qualité, et un jambon-

neau baignant dans la saumure, tout cela pouvait améliorer l'ordinaire.

Marcel B... n'eut point le temps de satisfaire sa gourmandise. Et non plus celui de réaliser sur-le-champ le mauvais cas où il s'était mis.

Le voici devant le tribunal militaire, écrasé par le lourd appareil qui préside aux séances. On lui parla de certain décret du 1^{er} septembre dernier visant le pillage et le châtiment exemplaire qui s'y attache. Mais on ne voulut retenir contre lui que le simple chapardage. La peine n'est pas mince, comme vous l'allez voir : cinq ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour. Le bien d'autrui, qu'il est déjà condamnable de convoiter en période normale, devient — et c'est justice — quel que soit son prix intrinsèque, sacré en temps de guerre.

Et vous feriez montre de coupable légèreté en disant : — Tout ça, pour un peu de pinard et un jambonneau...

Un père de dix enfants est encore soldat !...

NON ! NE VOUS ÉNERVEZ PAS

ce n'est pas un scandale ; le titre seul est volontairement tapageur. Vous allez voir que l'autorité militaire n'encourt aucun blâme. Le coupable s'appelle Eros et non Arès comme il semble.

M. X..., avec sa femme légitime, qui roule quelque part en France, il ne sait où — et tout son malheur vient de là — eut deux enfants ; avec une maîtresse, un troisième. Celui-ci qu'il a reconnu, lui donnerait le droit d'être démobilisé si l'autorité militaire faisait comme lui, si elle le reconnaissait. Mais l'autorité militaire, à juste titre, ne reconnaît que les enfants légitimes. M. X... consulta son avoué qui lui dit : « Mon ami, divorcez d'abord ; une fois libre, l'enfant adultérin ne sera plus adultérin, il sera légitime. » M. X... ne demande pas mieux, mais pour divorcer, comme pour se marier, il faut être deux. Il s'agissait donc de récupérer sa femme dont il était sans nouvelles depuis dix ans. M. X... s'adressa au service des Recherches dans l'intérêt des familles qui opère quelque part en France, à la Préfecture de Police, 7, boulevard du Palais, Paris. On fut charmant pour lui. On le reçut à bras ouverts, comme ne l'eût pas reçu sa femme : « Mes compliments, mon ami ; la Patrie a besoin d'enfants ; vous êtes un bon patriote ; votre femme a sept enfants. » M. X... dut démentir l'inspecteur. « Ils ne sont pas de moi. » L'inspecteur examina le dossier de plus près. « Tiens ! mais c'est vrai. Il y en a deux de vous ; les sept autres sont de différents autres bons Français, mais ils sont tout de même à vous, sinon de vous, puisque vous êtes toujours marié. » M. X... n'en demandait pas tant. Il fit un calcul rapide : « 2+7+1=10 enfants. Comment vais-je nourrir tout cela, plus deux femmes avec mes quinze sous par jour, haute paie comprise ? On devrait bien me démobiliser. Mais pour me démobiliser, il me faudrait trois enfants, trois enfants seulement sur ces dix. »

— Monsieur l'inspecteur, n'y a-t-il pas moyen que j'aie militairement trois enfants, puisque j'en ai dix officiellement ?

— Mais si, monsieur X..., le moyen existe : retrouvez votre femme ; divorcez ; vous perdrez sept enfants de ce fait, mais vous pourrez adjoindre à vos deux aînés, le troisième bambin, fruit illégitime, à cette heure, de vos amours adultérines.



Deux numéros de classe : en haut, les danseurs Galante et Leonarda qui rajeunissent la rumba par une version swing pleine d'envolée ; en bas : le petit perroquet Polly Laura et le chien Rex, mascottes d'une unité navale anglaise, qui, avec ensemble et vérité, simulent le mal de mer.

83.768

— Monsieur l'inspecteur, on me l'a déjà dit et c'est pour cela que je suis ici. Une femme qui traîne derrière elle neuf enfants et une cohorte d'amants ne peut passer inaperçue ; c'est voyant, une telle ardeur et une telle fécondité. Je compte sur vous, monsieur l'inspecteur.

Je ne vous garantis pas que ces propos furent tenus en cette forme dialoguée ; je n'étais pas là pour les sténographier, mais je vous garantis l'authenticité de l'histoire. Je la tiens de l'avoué lui-même. Je m'offre à vous en fournir la conclusion lorsque Mme X... sera découverte, penchée sur neuf berceaux (si j'ose dire pour faire un joli chromo) car en vérité certains de ces berceaux ont grandi et sont devenus des lits de milieu ; lorsque M. X... aura obtenu son divorce.

D'ici là, j'ai l'impression que la guerre, dût-elle durer cent ans (avec la ténacité anglaise, c'est le tarif) sera achevée ; en d'autres termes, je ne vois pas encore M. X... père de dix enfants franchissant en vêtements civils la porte de la caserne.

Simone Francey

DÉTECTIVE-ROMAN

RÉSUMÉ DE L'ACTION PRÉCÉDENTE

Au moment où, dans l'auditorium N° 4 du poste Radio-Select, le speaker Félicien HAUREL s'apprête à annoncer une émission de music-hall, il s'effondre soudain. Appelé en hâte, le docteur MODRAN ne peut que constater la mort.

— Cet homme a été empoisonné ! dit-il. Avertissez la police !

Le commissaire CHARVIN suspecte une des sept personnes qui se trouvaient près de Félicien HAUREL quand celui-ci est tombé foudroyé par le cyanure qui lui a peut-être été administré au moyen d'une piqure, ou peut-être encore au moyen d'une égratignure d'ongle. A tour de rôle, le policier interroge les suspects : Georges LUNARD et Suzy BILLS, radio-reporters ; François MEDERIC ; Lulu SPARK ; Mugnette PAUL ; Sonia HERAVIEFF, artistes de music-hall ; et le chansonnier DELPHY. Les réponses ne varient guère : personne n'a vu tuer HAUREL. Louis DACOS, ingénieur de son, qui se trouvait dans sa cabine, derrière une glace, ne peut apporter, lui non plus, aucun témoignage utile.

Convoqués le lendemain au bureau du commissaire CHARVIN, quai des Orfèvres, Georges LUNARD et Suzy BILLS font savoir au policier qu'ils ont décidé de mener une enquête parallèlement à la sienne.

Leurs soupçons s'orientent vers Pierre DAURIBART, le directeur du poste. Ils pensent que DAURIBART, qui haïssait HAUREL, a fait tuer son ennemi par un des membres de la petite troupe de music-hall.

Peu après minuit, Suzy BILLS, se croyant seule — à l'exception du veilleur de nuit qui repose dans sa loge, sa ronde terminée — s'apprête à pénétrer dans le bureau de Pierre DAURIBART, pour y chercher des preuves de sa culpabilité.

Tout à coup elle hésite. Elle vient d'entendre un bruit suspect, qui provient de l'intérieur du bureau.

Au bout d'un moment, prenant sa décision, elle ouvre doucement la porte, et aperçoit, penché sur la table de travail de DAURIBART, le chanteur-fantaisiste MEDERIC. Armé d'une pince, l'homme s'efforce de fracturer le tiroir central du bureau.

Suzy BILLS avance de deux pas, referme la porte, braque son pistolet sur MEDERIC.

— Un geste et vous êtes mort !



De haut en bas : Sous la menace du pistolet, Suzy BILLS dut décrocher le récepteur. — Après avoir passé la plus grande partie de la nuit ligotée sur un fauteuil, la jeune radio-reporter fut délivrée, au matin, par Louis Dacos. — Dans le laboratoire de Radio-Select, Georges Lunard et son associé procédèrent à l'agrandissement du cliché.

75.720 — 082.503 — 083.525 — 083.526

On a tué le speaker

par
Romain
HORME

IV (1)



MEDERIC sursauta, lâcha sa pince qui tomba sur le tapis avec un bruit mat. Se redressant, il fit face à la jeune radio-reporter qui, le poing droit posé sur la hanche, continuait à le menacer du canon de son arme. Sur le visage dur de l'homme, aucune trace d'émotion n'apparaissait. Il sembla même à Suzy qu'un vague sourire retroussait sa lèvre. D'une voix neutre, aux inflexions polies, il remarqua :

— Je vois, mademoiselle Suzy... Pour pêcher le gros chevesne, on est à deux sur le coup. Le sourire de la jeune fille s'accrut.

— Veuillez, ordonna-t-elle, croiser vos mains derrière votre nuque... Là... C'est très bien ainsi... A présent vous pouvez vous asseoir. Nous avons à causer, vous et moi. D'abord pouvez-vous m'expliquer les raisons...

— De ma présence ici ? Oh ! C'est très simple, fit Mederic. Tout comme vous sans doute, je soupçonne Dauribart d'avoir soudoyé quelqu'un pour tuer Haurel, et je pensais que peut-être en cherchant bien...

Tout en gardant ses mains croisées derrière sa nuque, le chanteur-fantaisiste se leva.

— Vous pouvez me fouiller, dit-il. Je n'ai pas d'arme. Vous n'avez rien à craindre de moi...

D'un mouvement du menton, il désigna le tiroir, qui était entr'ouvert.

— J'ai réussi à l'ouvrir, au moment même où vous avez surgi. Ne croyez-vous pas que nous ferions mieux d'y jeter un coup d'œil ensemble ? Oh ! Je sais que vous faites déjà part à deux avec Lunard... Eh bien, si nous trouvons quelque chose, ce sera part à trois !

La voix de Mederic avait un tel accent de sincérité que Suzy en fut troublée. Desserrant sa méfiance d'un cran, elle s'approcha de la table. En même temps, elle faisait signe à Mederic de se reculer.

— Je fouillerai bien ce tiroir toute seule, dit-elle.

— Comme vous voudrez. Mais souvenez-vous : part à deux.

Cette fois le ton de l'homme était nettement menaçant. La jeune fille lui fit signe de se reculer davantage. Se plaçant de biais devant le bureau, le pistolet toujours dans la main droite, elle commença à

fouiller, de la main gauche, dans le tiroir. Elle ne vit que des notes de service, des projets d'émission, des copies de contrats. Au bout d'un instant, Mederic éleva la voix.

— J'ai l'impression que vous cherchez mal. Ce tiroir possède peut-être une case secrète. Il faudrait...

Il s'interrompit net. La lumière venait de s'éteindre, plongeant la pièce dans le noir. Suzy BILLS bondit en arrière, pivota sur ses talons, et courut dans la direction qu'elle supposait être celle de la porte. Elle n'avait pas fait quatre pas qu'elle se sentait brutalement ceinturée. Ses pieds quittèrent le sol. Une rude main masculine saisit son poignet droit, le tordit, la forçant à lâcher

son pistolet. Elle essaya de crier. Un poing la frappa à la nuque, la plongeant dans l'inconscience.

Le pacte du silence

QUAND Suzy BILLS se réveilla, l'obscurité était toujours complète. Une migraine atroce lui tenaillait les tempes. Une sorte d'ankylose la paralysait. Elle fit un mouvement pour porter les mains à sa tête et sentit que ses mains étaient attachées derrière son dos. En même temps, elle se rendit compte que des cordes, solidement nouées autour de sa taille et de ses chevilles, la maintenaient assise dans un fauteuil. Enfin un bâillon lui fermait la bouche.

Tout d'abord, elle fit des efforts désespérés pour se libérer de ses liens. Peine perdue. Les cordes étaient serrées à bloc. Elle essaya ensuite, en jouant de la mâchoire, de déplacer son bâillon, sans plus de succès. La panique commença à l'envahir. Elle s'efforça, tout son être entrant en lutte, de vaincre l'angoisse qui montait. Au bout d'un moment, ses nerfs se détendirent ; la notion exacte des choses lui revint. Elle pensa que lors de sa prochaine ronde, le veilleur de nuit ne manquerait pas de la découvrir et de la délivrer. La réaction s'opéra aussitôt, bien-faisante. Les élancements de la migraine s'atténuèrent, Suzy BILLS se remit à penser.

Qui avait brusquement éteint la lumière ? Ce ne pouvait être Mederic, puisqu'il se trouvait au milieu de la pièce, les mains derrière la nuque... Qui l'avait ceinturée, ligotée et bâillonnée ? Mederic ? Hum... Peu probable... Mais alors pourquoi Mederic avait-il disparu ? Pourquoi n'était-il pas venu à son aide...

Les minutes s'écoulèrent, mornes. L'oreille tendue, Suzy guettait le pas du veilleur, qui se faisait attendre. Peu à peu, la tête de la jeune fille se pencha sur sa poitrine. A vingt ans, la nature réclame impérieusement ses droits. Bâillonnée, ligotée sur son fauteuil, Suzy finit par s'endormir.

Il faisait grand jour quand elle se réveilla à nouveau, en sursaut. Une voix derrière elle disait :

— Ne bougez pas ; je vais couper ces cordes.

Le bâillon était déjà arraché. Suzy leva la tête et aperçut le visage de Louis Dacos, l'ingénieur de son.

— Merci, dit-elle ; heureusement que vous...

D'un coup de canif, Dacos trancha la corde qui enserrait la taille de la radio-reporter.

— Il est six heures trente, bougonna-t-il. En venant prendre mon service, j'ai vu que la porte du bureau directorial était ouverte, et j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur... Sans blague, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Les tiroirs du patron sont retournés sens dessus dessous...

Le canif tranchait toujours dans les cordes. Bientôt les poignets, puis les chevilles de Suzy furent libres. Peu à peu l'ankylose disparut. Avec peine, la jeune fille parvint à faire jouer ses articulations. Elle essaya de se mettre debout, et trébucha. Dacos la soutint.

Que s'est-il passé ? questionna-t-il à nouveau.

Au bras de l'ingénieur de son, la jeune fille réussit à faire quelques pas. Un coup d'œil jeté sur la table de Dauribart lui révéla l'étendue du désastre. Tous les tiroirs avaient été forcés et vidés de leur contenu à même le tapis, qui était jonché de papiers. Essayer de remettre tout cela en ordre ? Il ne fallait pas même y songer. Suzy se tourna vers Dacos.

— Ça va mieux à présent... Vous pouvez me lâcher... Dites-moi, Dacos, êtes-vous capable de garder un secret ?

D'un ton qui indiquait qu'il se tenait sur la défensive, l'ingénieur de son rétorqua :

— Un secret ? Ça dépend quel genre de secret...

(1) Voir *Déetective* à partir du n° 593.

— Le secret sur ce que vous venez de voir, précisa la radio-reporter.

— Comment ? Vous voudriez...

Suzy étendit les mains, prit les revers du veston du jeune homme, plongea son regard dans le sien.

— Ecoutez, Dacos; nous avons toujours été bons camarades. Je voudrais que vous ne parliez à personne de la situation dans laquelle vous venez de me trouver, à moins que l'on ne vous interroge, ce qui m'étonnerait fort.

Dacos eut un rire de dérision. Du plat de la main, il se donna une tape sur la cuisse.

— Oui, je vois, fit-il ironiquement; le patron, en entrant ici tout à l'heure, en se trouvant en tête à tête avec ce fouillis, ses tiroirs fracturés, ses paperasses éparées, se contentera de remettre un peu d'ordre, sans même penser à interroger le personnel du premier service!

Brusquement il changea de ton :

— Mais au fait, il demandera aussi à voir le veilleur de nuit... Ce brave Arsène, comment se fait-il que ce ne soit pas lui qui vous ait délivré ? L'aurait-on...

Suzy lâcha les revers du veston de Dacos. L'ingénieur de son ramassa les débris de cordes qui traînaient au pied du fauteuil, les fourra dans sa poche, et sortit en courant de la pièce, suivi par la jeune fille. Après un bref galop dans les couloirs, ils arrivèrent à la petite loge du veilleur de nuit. Le vieil Arsène, étendu sur son lit de sangle, dormait. Dacos le secoua.

— Arsène ! Réveillez-vous !

Le veilleur ne bougea pas. Dacos le secoua à nouveau, plus rudement, mais toujours en vain.

— Etrange, murmura-t-il.

Sur une table, l'ingénieur de son aperçut une bouteille thermos, et un verre à demi plein de café. Il renifla le breuvage.

— On nous a drogué le bonhomme, constata-t-il.

Se retournant tout d'une pièce vers Suzy Bills, il ricana :

— Vous êtes toujours d'avis qu'on ne viendra pas me poser de questions ?

La radio-reporter inclina la tête :

— Toujours. Arsène se réveillera bientôt; il ne pensera pas à accuser son café; et je vous répète que Dauribart ne fera pas de musique. Il a de trop bonnes raisons pour cela.

personne. Je ferai moi-même venir un ouvrier cet après-midi pour réparer ces serrures.

Dauribart s'enferma dans son bureau et passa près d'une heure à remettre ses papiers en ordre. Ce travail terminé, il se coiffa, sortit, s'arrêta chez le concierge le temps de demander l'adresse du veilleur de nuit, et quitta l'immeuble.

Une heure plus tard, il revint, la mine à la fois soucieuse et perplexe, et se dirigea vers son bureau, après avoir jeté un ordre au garçon d'antichambre :

— Je ne suis là pour personne. Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte.

Assis devant son bureau, il demeura longtemps immobile, les bras croisés, le front barré d'un pli dur. Sa méditation dura dix bonnes minutes. Lentement, il décroisa les bras, étendit la main vers le téléphone, décrocha le récepteur et composa, sur le cadran, le numéro de la police judiciaire.

— Allo, la police judiciaire ? Voulez-vous me donner le 549.

Le branchement s'effectua presque instantanément. Dauribart baissa la voix.

— Allo ? Le commissaire Charvin ? Comment va, mon cher commissaire ? Ecoutez donc...

Portrait d'assassin ?

DANS chaque auditorium du poste, le train-train coutumier et monotone des émissions se poursuivait. Vers midi trente, Pierre Dauribart sortit de son bureau, en ferma la porte à clef, et alla s'installer à une table du bar.

— Je déjeûne ici, dit-il. Faites-moi des œufs au jambon...

Le bar était plein de monde. L'air vicié empestait le tabac blond. Des artistes, des auteurs de scénarii firent de petits signes d'amitié à Dauribart, qui répondit avec froideur. Un seul d'entre eux se hasarda à venir jusqu'à la table où la serveuse disposait une nappe.

— Bonjour, mon cher Dauribart. Heureux de vous rencontrer. Justement j'ai là un manuscrit...

Tandis que l'auteur fouillait dans sa poche, Georges Lunard et Suzy Bills entrèrent, juste à temps pour entendre le directeur de Radio-Select s'exclamer, avec sa brutalité habituelle :

— Ah ! non, mon cher... Rengainez votre ours. Mon docteur me défend de lire en mangeant...

L'homme tenait déjà son papier à la main. Il le remit vivement dans sa poche, l'air vexé :

— Mon cher directeur, il ne s'agissait pas de vous le faire lire immédiatement...

— Parfaitement, chérie. Ecoute moi bien. Je commence par Lulu Spark. Cette petite danseuse gagne bien sa vie, dit-il, mais elle a des besoins hors de proportion avec ses possibilités de gain. Des dettes criardes en masse. Du loyer en retard. Ferait beaucoup de choses pour de l'argent...

— Allons, Georges, ce n'est tout de même pas...

— Je ne prétends pas que ce soit elle qui ait fait le coup, chérie, et je ne viens pas davantage affirmer que ce n'est pas elle qui l'a fait. Tu as voulu que je fasse une enquête sur chacun des membres de la troupe...

— Bon, bon, continue.

— Sonia Heravieff... Voyons, qu'avons-nous pour Sonia Heravieff... Ah ! Voici... Cette slave, qui fait dans la chanson de charme, habite un petit appartement où elle mène une vie parfaitement tranquille. On ne lui connaît pas même de liaison... actuellement; mais si mes renseignements sont exacts, une intrigue amoureuse aurait commencé à se nouer entre elle et notre malheureux Félicien, voici quelques mois...

— C'est fou ! Nous l'aurions bien su !

— Ils étaient trop malins pour ça, ricana le radio-reporter. Jamais on ne les a vus venir au poste ensemble. Jamais on ne les a vus s'en aller en même temps. Et pourtant ils se rejoignent tous les jours dans un petit restaurant de la rue Victor Massé...

Suzy Bills ne disait plus rien. Lunard poursuivit :

— Si mes tuyaux sont exacts, c'est Haurel qui aurait rompu...

— Passons, dit nerveusement Suzy. Au suivant !

— A la suivante, veux-tu dire... Il s'agit de Mugnette Paul... Cette petite chanteuse vit avec un ami qui, à en croire les on-dit, a toujours éprouvé pour le travail une aversion insurmontable...

— Ne t'amuse pas à faire des phrases, Georges. Dis que Mugnette Paul entretient un barbeau. Et puis après, qu'est-ce que cela prouve ?

— Qui te dit que cela prouve quelque chose ? Encore un coup, je te sers le résumé de mes enquêtes, sans commentaires et en te priant de te dispenser d'en faire. Je passe maintenant au chansonnier Delphy...

— Oh ! Celui-là...

— A éliminer *ipso facto*, hein ? C'est cela que tu veux dire ? Mille regrets, chérie, mais je me vois contraint de garder Delphy sur la liste des tueurs possibles... Delphy, vois-tu, a étudié la médecine naguère, et bien qu'il ait raté tous ses examens, il est fort probable qu'il aurait pu — tu vois, je me retranche derrière le conditionnel — administrer cette petite dose de cyanure à Haurel mieux que n'importe quel autre membre de la troupe...

— J'ai de drôles de renseignements sur Mederic. Un type honnête et régulier, m'a-t-on dit, mais terriblement vindicatif...

Il se pencha davantage. Sa voix ne fut plus qu'un souffle.

— Mederic a été condamné à deux reprises pour coups et blessures...

La serveuse s'approchait. Lunard signa un bon, et alluma une cigarette.

— Debout, dit-il à Suzy. Viens jusqu'au laboratoire photographique.

L'air intrigué, la jeune fille obéit.

— Au cours de mon enquête, souffla-t-il, j'ai trouvé un petit cliché que je veux faire agrandir...

Cinq minutes plus tard, le négatif, une image de très petit format, était placée dans la lanterne. Georges alluma, et Suzy commença à mettre au point.

— C'est... C'est un portrait d'homme...

— Oui, chérie; c'est un portrait d'homme que tu vois là, au premier plan, mais derrière, il y a aussi un portrait de femme...

— Et... Cette femme ?

— Cette femme, que nous allons avoir à identifier, est la personne qui durant un certain temps, a causé une brouille entre Mederic et Haurel. Son témoignage...

— Vous ne l'aurez jamais, fit soudain une voix derrière les deux jeunes gens. Otez ce cliché de cette lanterne et donnez-le moi !

Lunard et Suzy Bills se retournèrent. Dans l'entre-bâillement de la porte, un homme en veston et pardessus, le visage à demi masqué par un mouchoir, les tenait en joue avec un énorme browning.

— Allons, vite, ordonna-t-il. Remettez-moi...

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole.

— Répondez ! commanda-t-il à Suzy. Et attention ! Pas un mot de trop...

Le canon du pistolet menaçant sa nuque, la radio-reporter décrocha le récepteur.

(A suivre.)

Romain HORME



Dacos mit les mains dans ses poches. Elles rencontrèrent les cordes coupées. Il réfléchit un instant, puis, se décidant tout à coup :

— Soit, acquiesça-t-il, je garderai le silence... à moins que l'on ne m'interroge; auquel cas je révélerai tout, y compris la requête que vous venez de me formuler.

— Banco ! s'écria Suzy.

Allo ? le Commissaire Charvin...

A six heures quarante-cinq, Arsène se réveilla, la tête lourde, la langue pâteuse. D'un geste machinal, il étendit la main vers la table où se trouvait sa bouteille thermos, et une expression d'étonnement se peignit sur son visage lorsqu'il constata que la bouteille et le verre étaient complètement vides. Il poussa un grognement, s'étira, fouilla dans la poche de son gilet, en tira une grosse montre.

— Nom d'un chien ! grogna-t-il, je me suis endormi, et pour de bon !

Il mit sa bouteille thermos dans une musette, passa la courroie en sautoir, sortit de sa loge, ferma doucement la porte et s'éloigna dans le corridor. En passant devant la porte de l'auditorium N° 4, il entendit la voix d'un speaker faire l'émission matinale. Tout va bien, pensait-il, personne ne s'est aperçu...

Cinq minutes plus tard, il grillait une cigarette sur la plate-forme de l'autobus qui le ramenait à son domicile.

A sept heures, les femmes de ménage envahirent la maison. A chaque détour, on entendit le vrombissement de leurs aspirateurs. Celle qui pénétra dans le bureau directorial eut un haut-le-corps en constatant le désordre qui régnait autour de la table du patron. Elle sortit aussitôt de la pièce, referma la porte et fila chercher le concierge, qui lui ordonna, après avoir examiné le bureau :

— Pas d'histoires. Gardez votre langue. Je vais immédiatement téléphoner au domicile particulier de M. Dauribart.

Ainsi alerté, le directeur de Radio-Select arriva peu avant huit heures. Il précéda femme de ménage et concierge dans son bureau, embrassa d'un coup d'œil les dégâts.

— Le... Le veilleur de nuit n'a fait aucun rapport ? questionna-t-il, le visage impassible.

— Aucun, dit le concierge.

— Bien. Vous pouvez disposer. Ne parlez de ceci à



— Ah ! Ça peut attendre ? coupa lourdement Dauribart. Bravo ! Alors envoyez-moi ça par poste, ou plutôt par chemin de fer, en petite vitesse !

Il y eut, ci et là, quelques rires vite étouffés. L'auteur rabroué se força lui-même à sourire, et alla rejoindre le groupe qu'il avait quitté pour aborder Dauribart. Le regard du directeur de Radio-Select se croisa avec celui de Georges Lunard, dont le sourire malicieux semblait vouloir dire : « Toujours le même, Dauribart... Toujours aussi muet ! Te voilà avec un ennemi de plus sur le dos ! »

Georges Lunard et Suzy Bills allèrent s'installer dans un coin isolé. Le radio-reporter commanda un steak saignant. Sa compagne se contenta d'un haddock.

Durant leur repas, les deux radio-reporters conversèrent à bâtons rompus sur les potins du jour. Quand la serveuse leur apporta le café, Suzy se pencha.

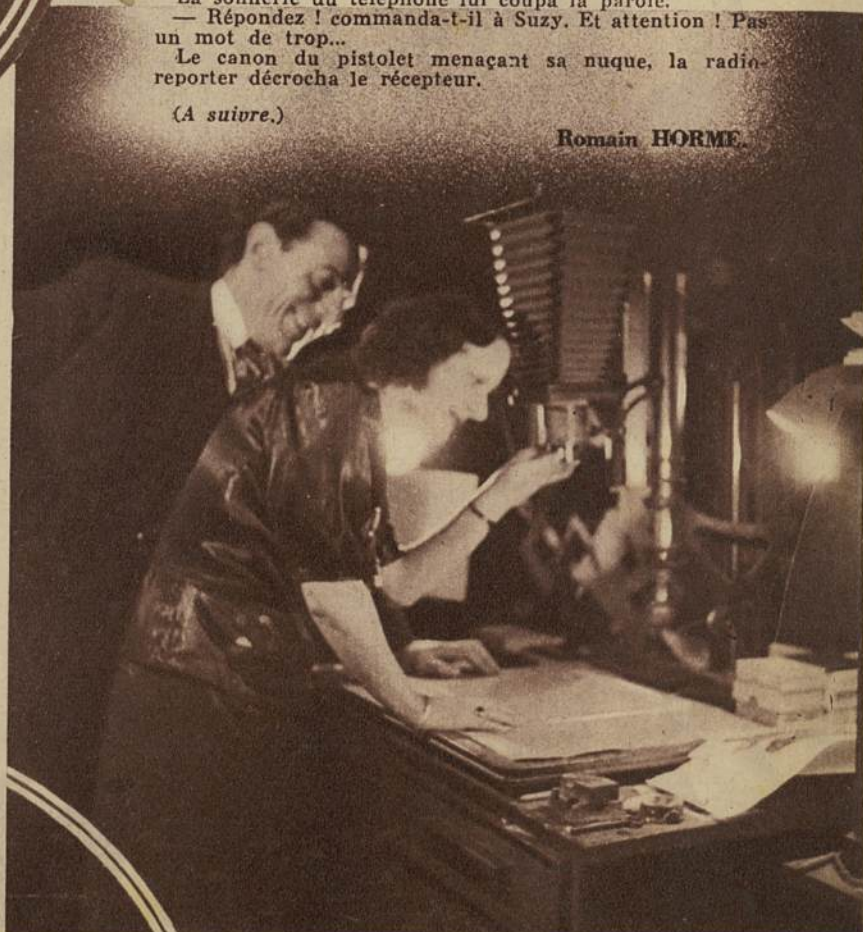
— Alors, Georges... Ces enquêtes ?

— Terminées, chérie.

— Je t'ai défendu de m'appeler chérie.

— Bien, chérie. Je disais donc que mes enquêtes sont terminées... et j'ajoute qu'elles n'innocentent complètement aucun des membres de notre troupe de music-hall !

— Comment ? Chacun d'eux aurait pu servir de complice...



DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE (mobilisé)

L'ANNÉE

VIENT A VOUS